



amp



DEC.
1942
JANV.
1943



ans.



W. DORR

40-P 1057 R2

LA PAGE DE L'HOMME DE CONFIANCE

DONS COLLECTIFS

Beaucoup de camarades méconnaissent l'effort accompli par la France pour ses Prisonniers.

Ils oublient trop facilement les conditions de ravitaillement de la Métropole pour récriminer contre les quantités reçues qu'ils estiment toujours trop faibles.

Le Comité International de la Croix-Rouge vient de me faire parvenir des chiffres de répartition qui confondront tout camarade qui prendra le soin de les multiplier par le nombre total de prisonniers.

Il est adressé, environ, 1 Kg, 600 de denrées diverses par homme et par mois, suivant les ressources dont dispose la Croix-Rouge, soit approximativement:

Pain concentré	1 Kg 050	Chocolat	0 Kg 100
		Confiture	0 Kg 090
ConsERVE de viande ou poisson	0 Kg 270		

Si nous passons au chapitre du Secours individuel, nous voyons qu'il comporte l'attribution mensuelle de 5 Kgs de vivres se répartissant ainsi (toujours approximativement) par colis de 2 Kgs 500, soit:

Pain concentré	0 Kg 250	Pâtes alimentaires	0 Kg 350
Chocolat	0 Kg 250	Pain d'épices	0 Kg 250
Sucre	0 Kg 250	Légumes secs	0 Kg 100
Potage	0 Kg 080	Cigarettes, Tabac	0 Kg 065
Biscuits desserts ou pain d'épices	0 Kg 500		
ConsERVE de viande ou de poisson ou saucisson	0 Kg 300		
Pâte de dattes ou figues	0 Kg 250		

La carte de prisonnier permet aux familles nécessiteuses ou considérées comme telles l'obtention de colis gratuits composés comme il est dit plus haut ou avec quelques variantes.

Le mécanisme de la répartition des Dons Collectifs vous a été indiqué dans ma circulaire n° 5. Le tour de 8 semaines, qui devait permettre la livraison de tous les Kommandos du Stalag, a pu être réduit à 7 semaines. Nous aurions même dû le boucler en 1 mois 1/2 si nous n'avions pas été arrêtés par manque d'emballages.

Voyez par là l'intérêt qui s'attache au retour, par vos soins, des caisses, cartons, papier, ficelle que vous pouvez récupérer.

Cependant vous devez toujours compter pour échelonner votre répartition, sur un minimum de deux mois, en cas de diminution dans la réception des wagons.

N'oubliez pas que les Kommandos sont classés, pour l'attribution des quantités de Dons Collectifs, en plusieurs catégories suivant le travail demandé et les conditions d'existence; ceci d'accord avec les Autorités Françaises et Allemandes.

Il appartient à l'Homme de Confiance du Kommando composé de camarades employés à divers travaux de faire cette différenciation à l'intérieur de son groupement.

Je sais que cette tâche est difficile; mais je sais aussi que dans une atmosphère de camaraderie cette question est vite résolue. Ailleurs, la quote-part du camarade, qui prend ses repas servis par la cantine de l'Usine ou par un restaurateur, doit être plus forte que celle du prisonnier nourri par son employeur. Pour ces derniers camarades, tenez compte du fait que s'ils composaient un Kommando séparé ils ne toucheraient que **tabac** et **chocolat**.

Je crois qu'il est inutile de vous recommander d'augmenter la part des camarades qui reçoivent peu de colis

et qui peuvent en plus être considérés comme nécessaire en vue de remédier, autant que faire se peut, à l'inégalité du sort.

J'estime que ces quelques lignes satisferont beaucoup de desiderata et sont de nature à éviter dans nombre de Kommandos des discussions égoïstes qui nuisent aux rapports de bonne camaraderie, condition première pour supporter plus patiemment notre captivité.

OEUVRE FRANÇAISE D'ASSISTANCE AUX PRISONNIERS DU STALAG VA —

Ce sont toujours les mêmes qui versent. Malgré mes appels, malgré les efforts de vos Hommes de Confiance, beaucoup de prisonniers refusent de distraire 50 Pfgs par mois pour venir en aide aux familles dans le besoin.

Cette attitude égoïste ne se justifie pas. L'intégralité de l'argent versé est adressé en France. Les frais divers sont à la charge **exclusive** des collectivités Françaises. C'est nous qui fixons, après avoir pris connaissance du résultat des enquêtes effectuées en France, la somme à attribuer. Déjà, de nombreuses familles ont perçu; mais la situation actuelle reste semblable à celle que je vous ai indiquée dans ma dernière circulaire. Je ne me répéterai pas.

Merci à ceux qui versent, à ceux qui ont permis le fonctionnement de notre Oeuvre. Vous avez cet esprit communautaire qui est à la base de notre redressement.

Que les autres pensent aux familles qui souffrent, à celles à qui j'apprends la mort de leur prisonnier; faites taire toutes ces pensées égoïstes qui sont à la source de tous les bruits calomnieux qui circulent dans certains kommandos sur notre Oeuvre et versez les 50 Pfgs. que je vous demande.

Prisonniers travaillant en Usine et qui bénéficiez d'un salaire supérieur à celui de vos camarades employés dans des Kdos agricoles, c'est surtout à vous que mon appel s'adresse.

Je ne vous dirai rien de plus sur ce sujet. Je vous fais confiance.

CIRCULAIRES —

Quand vous recevrez ce journal, mon prédécesseur et moi aurons adressé SIX Circulaires. Ces documents vous sont nécessaires. Si vous ne les avez pas en votre possession, réclamez-les moi, je me ferai un devoir de vous en doter. Les Sous-Kommandos importants peuvent m'en demander l'envoi également.

AVIS AUX CAMARADES DOMICILIES DANS LE XVIII^e A PARIS —

Votre Mairie me prie de lui signaler les camarades qui ne reçoivent pas de colis ou qui n'en reçoivent pas un par mois, au moins.

Les camarades qui sont touchés par cet avis sont priés de m'écrire en me donnant toutes indications utiles sur leur cas, leur adresse dans le 18^e, etc... et en m'envoyant l'étiquette adresse.

AVIS IMPORTANT —

La page de l'Homme de Confiance, de Camp-Cans, doit être conservée soigneusement au même titre que les circulaires, par les Hommes de Confiance des Kommandos.

NOËL



oëll mot magique. Que de souvenirs ne rappelle-t-il pas! A sa seule évocation, c'est tout un film qui se déroule devant nos yeux.

Noël de notre enfance, quand, au matin de ce jour tant attendu, nous nous levions en hâte et encore tout endormis nous courrions à la cheminée pour voir ce que le Père Noël avait déposé dans nos souliers. Nos yeux s'ouvraient alors tout grands, tout ébahis que nous étions devant l'ours de peluche, la poupée ou le chemin de fer mécanique. Papa et Maman étaient tout aussi contents que nous et, à midi, la famille se réunissait pour fêter ce beau jour.

Noël des réveillons joyeux devant une table bien garnie où l'on faisait ripaille. Les vins de France dorés et pétillants mettaient la gaieté au coeur. C'étaient les heureux Noël de la chanson et de la franche gaieté.

Noël religieux de nos campagnes et de nos villes, où les voûtes de nos églises illuminées vibraient à la voix profonde des grands orgues et des chœurs entonnant le „Minuit chrétien“.

Noël de guerre où, dans un gourbi, une maison évacuée, quelques camarades s'étaient réunis. Le meilleur cuisinier de la bande avait su composer un menu digne d'une table de palace et nous n'étions pas tristes, nous faisons „la drôle de guerre“. Si la chaude ambiance du foyer manquait, du moins la table était-elle bien garnie et cela suffisait presque pour nous taire oublier le présent et ramener la bonne humeur.

Aujourd' hui, c'est notre troisième Noël de captivité, nous le passons avec nos souvenirs. Dans chaque Camp d'Allemagne, dans chaque Kommando, des groupes de camarades se réunissent comme en 1939. Les colis sont mis en commun et, en mangeant la boîte de conserve, le pain d'épices ou le gâteau fait par une main amie, nous pensons aux nôtres, à nos femmes, à nos enfants, à nos vieux pères, à nos vieilles mères, qui ont fait un nouveau sacrifice pour que notre Noël à nous soit moins dur, pour qu'un peu de leur présence réchauffe nos coeurs, tandis qu'autour de la table familiale la place du cher absent restera vide.

Que doit être ce Noël pour nous? Il doit être ce que Noël a toujours été, la fête de l'Espérance, comme une nuit, il y a 2.000 ans, dans un petit village de Judée.

Espérance! source merveilleuse de force qui nous permet de supporter les longues heures grises de la captivité.

Espérance qui nous donne confiance en un avenir meilleur, confiance aussi dans nos destinées et celles de notre Patrie, ainsi qu'en son Chef.

Unissons-nous donc fraternellement, camarades captifs, et chantons le Noël de nos souvenirs et de nos espérances en attendant de pouvoir chanter le Noël de paix, celui des hommes de bonne volonté.

Lucien SAHUC.

Leur Noël



C'est Noël . . . Comme chaque année
Jacqueline qui a quatre ans
Met ce soir dans la cheminée
Deux de ses souliers — les plus grands.
Elle est émue; elle est heureuse;
Elle ne sent pas le sommeil,
Toute à l'attente fiévreuse
Des surprises de son réveil.

Et, prévoyant l'immense joie
Que sur ce visage enfantin
Les joujoux que le ciel envoie
Feront briller demain matin,
Sa mère se plait à sourire,
Eloigne un instant les malheurs . . .
Mais à la fin elle soupire
Et ses yeux s'emplissent de pleurs;

Car aussitôt elle imagine
Ce qu'aurait été ce beau soir
Si le papa de Jacqueline
Était revenu pour la voir.
Elle songe à quelle distance
Est la triste prison de bois
Où, loin de la terre de France,
Il souffre depuis de longs mois . . .

Et lui, là-bas, à la même heure,
Et ses frères d'exil aussi,
Pour que la coutume ne meure
Fêtent gaîment ce Noël-ci.
Et tous ces fils, et tous ces pères
Que le sort a voulu lier
Du même lien de misères
Rient et chantent . . . pour oublier.

Mais dans la baraque enfumée
Comme en un rêve il entrevoit
Sa fillette, sa femme aimée;
Il lui semble entendre leurs voix;
Il croit contempler en famille
Les petits souliers, le sapin
Qui de mille couleurs scintille,
La naïve crèche en bois peint . . .

. . . Ayant compris pourquoi se mouille
Le doux regard de sa maman,
L'enfant tout à coup s'agenouille:
„Jésus, dit-elle simplement,
J'ai réfléchi, je vous assure;
De beaux joujoux je n'en veux pas;
Mais cette nuit dans ma chaussure
Venez déposer mon papa!“

Jacques FONTAINE.



A Tous frères Captifs
sur parchemin idoine et d'encre
indélébile la présente gazette
ses voeux d'An neuf apporte

Veuillent les Dieux pleins de
mercy premièrement à chascun
baillier Santé sans quoy rien ne
se pourroit susporter et dont be-
soin se marque en ces tems de
trésgranyl pitie

Veuillent les Dieux pleins de
promesse accorder ensuite Patience
nouvelle qui quelque fois de fault tant
est grande la consommation d'icelle en
des eures de + en + pesantes à mesu-
re que s'en acereit le nombre

Veuillent les Dieux pleins de
gentillesse attribuer armes aiguisées
pour lutter - sinon s'occire - contre
Satanique Safard, phénix toujours
renaisant, monstre aux grifes acé-
rés et quil n'ait jamais sur vous
Seigneurie

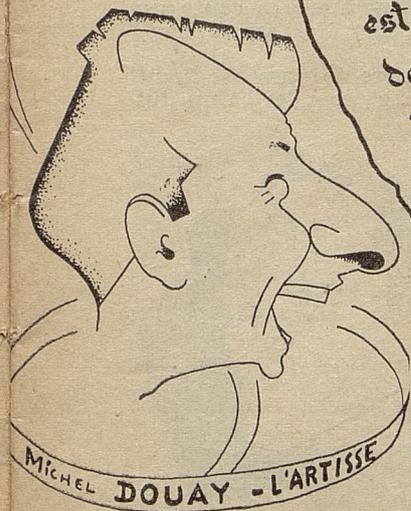
Veuillent les Dieux pleins de
clémence faire aborder la nef d'
Espoir, après bonne Paix - et non
loingtaine - en ramenant au
fray royaume, pais de douce
grâce, tous frères Captifs 5555

An de grâce 1949
Camp-Lanf

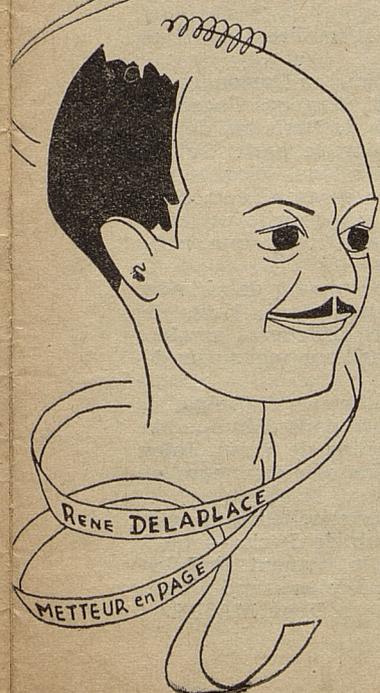


ROGER URIEN

LE DACTYLO



MICHEL DOUAY - L'ARTISSE



RENE DELAPLACE

METTEUR en PAGE



LUCIEN SAHUC • LE PATRON



DENIS ESPOUY
LE PHILOSOPHE



JACQUES FONTAINE
LE POÈTE



MARIUS BRICOUT

Après 17 mois de kommando, arriva un beau jour au Camp un jeune homme blond, ondulé, trappu: il s'agissait de Marius Bricout, ex-champion de France de Boxe, Poids légers.

Né en 1916 dans un village de 800 habitants, à Cauroir dans le Nord, notre Marius se sentit, très jeune, attiré par la boxe. A 19 ans, à l'insu de ses parents, prétextant des séances de cinéma, il prit pour conseiller le professeur Cam et de suite débuta au Central en qualité de professionnel; il resta avec celui-là six mois, puis il s'enrôla sous la bannière de l'Ecurie Gandon qu'il ne devait plus quitter. Son ascension fut ultra-rapide. Bricout ne remporta que des victoires, n'étant battu aux points que par Momont en finale de la Ceinture de Match. Ce fut ensuite l'ère des grandes rencontres à Paris-Ring, à l'Elysée Montmartre et enfin la grande vedette à la Salle Wagram et au Palais des Sports. Prenant sa revanche sur le même Momont, il devint Champion de France en 1936—1937. Marius Bricout, au cours de sa carrière, a rencontré, avec des fortunes diverses, des antagonistes de la valeur de Tamagnini, champion d'Europe, Humery, Tassin, le marocain Abad.

Bricout, camarade simple et calme, se déchaîne dès qu'il monte sur le ring. Il fait partie de cette catégorie des rudes battants nordistes, marchant sans répit sur l'adversaire. Sa puissance de frappe est extraordinaire et son coup préféré se trouve être le doublé du gauche au foie et à la mâchoire.

Au Camp, il est employé au kommando „Tailleurs“. Levé tôt, il s'entraîne chaque matin de 5 h 30 à 6 h 30, pratiquant culture physique et boxing. Ses partenaires sont Kahler et Jacquet — un beau petit gars de 1 m, 91 pesant 102 Kgs.

Sa condition actuelle est telle que nous pensons qu'à son retour, il ne saurait tarder à reconquérir le rang envié qu'il occupait avant la guerre. René MAIRE.

BASKET-BALL —

Nos amis de la Bismarckstrasse nous avaient délégué leurs deux équipes de basket.

En lever de rideau, une sélection du camp défît la 2ème équipe des visiteurs par 26 points à 16. Au cours de cette rencontre, Planès et Delouis, du Camp, se mirent en relief.

Le second match opposa l'équipe 1ère de la Bismarck à une 2ème sélection du Camp.

Nos représentants remportèrent une deuxième victoire par 26 à 16. Le jeu fut décousu et c'est surtout aux qualités de réalisateurs de Dumiec et de Bédu, qui se mirent en évidence, que le Camp acquit ce succès.

L'équipe de la Bismarck semble plafonner et Noblet en fut le meilleur élément.

LES SPORTS AU CAMP.

Par suite du mauvais temps qui a rendu les terrains de jeu impraticables, l'activité de nos camarades a été un peu moins grande au cours de ces dernières semaines. Néanmoins, les rencontres qui ont pu se dérouler ont, comme toujours, suscité le même intérêt auprès des spectateurs qui se déplacent nombreux pour applaudir aux exploits de leurs favoris.

PING-PONG —

Le tournoi de double handicap, organisé à la grande Cantine, avait réuni 24 équipes.

Après une partie palpitante où le jeu pratiqué fut d'excellente qualité. Potonnier-Praloran ont brillamment triomphé de Maire-Bédu par 21/15—18/21 et 21/15.

Signalons les équipes Coudurier-Crié et Lehave-Filler en gros progrès et qui, en 1/2 finale, obligèrent les équipes finalistes à s'employer à fond pour les vaincre.

A l'occasion de la „Relève“, une série de rencontres-exhibition a mis en présence nos meilleures raquettes.

Le docteur Valat, après une très bonne résistance, fut difficilement battu par Bédu en 3 sets (17/21, 21/18 et 21/17).

En double, les représentants de l'Infirmierie, Potonnier-Praloran, battirent Fraisse-Mathé en 3 manches également, par 22/20, 18/21 et 21/19.

La victoire de Potonnier-Praloran confirme la supériorité de cette équipe et nous permet de la considérer comme notre meilleure formation de double.

Enfin, le dernier match de simple opposa Praloran et René Maire, classés respectivement 1er et 2ème joueur du Camp. Praloran, qui possède un jeu complet, remporta un net succès en 2 sets par 21/11 et 21/17. Il demeure incontestablement notre première raquette.

FOOTBALL —

Notre équipe seconde s'est déplacée au kommando de la Bismarckstrasse afin de reconstruire l'équipe première de ce kommando.

Prenant leur revanche de la rencontre précédente, nos représentants ont remporté la victoire par 1 but à 0, but marqué par Allaire.

Un match nul eût mieux représenté la physionomie de cette partie qui s'est disputée sous la pluie.

Ce succès est dû à notre trio défensif, Repiton, Debieuve, Florian, qui, bien aidés par leur capitaine, Maurice Fontaine, firent un match remarquable.

L'équipe première a rencontré les représentants de l'Hôpital et a obtenu un succès facile par 10 buts à 1. Les Infirmiers avaient bien résisté en 1ère mi-temps, n'étant menés que par 1 but à 0; puis, manquant d'entraînement et gênés par le terrain glissant, ils s'effondrèrent et encaissèrent but sur but.

Notre équipe deuxième a confirmé ses bonnes parties précédentes en battant une sélection des Kommandos de Ludwigsburg par 3 buts à 1. Les buts furent marqués par Bédu, Allaire et Probeck pour le Camp; Nels sauva l'honneur pour Ludwigsburg.

Bédu et surtout Debieuve, arrière de classe, se firent particulièrement remarquer. Desmet, chez les battus, fut le meilleur joueur.

JULES MATHE

Onze heures! vous voyez arriver sur la route du Camp un gefang marchant rapidement, les coudes au vent, l'air songeur: c'est Jules Mathé, international de football, revenant du travail.

Garçon aimable, toujours prêt à rendre service — Jules comme nous l'appelons — est occupé à la Wacherei où il lave le linge de ses camarades.

Jules Mathé aura bientôt 28 ans, il mesure 1 m, 71 et pèse 70 kgs.

Il débuta en équipe à l'âge de 11 ans au Patronage de l'Espérance de Versailles, puis l'E. S. Trappes l'accueillit. En 1933, il entre au Racing-Club de Paris où, depuis cette époque, il tient sans interruption le poste d'ailier gauche avec brio. Il fut l'élève du stratège Veinante qui fit de lui un joueur international. Son entente avec celui-ci fut un modèle du genre et cette aile gauche est considérée en France comme une des meilleures que nous ayons jamais possédée.

Jules Mathé est un ailier rapide; possesseur de réflexes étonnants, il déconcerte ses adversaires et, de l'avis de ceux-ci, il est un des joueurs les plus difficiles à arrêter. Suivant toujours la balle, il fut le meilleur marqueur de buts du Racing en 1939—1940.

Sélectionné 3 fois dans l'équipe de France A (Belgique, Pays de Galle et Angleterre), 4 fois dans l'équipe de France militaire et 12 fois dans l'équipe de Paris, Jules Mathé, malgré l'opposition de certains sélectionneurs et journalistes, obtint la consécration.

En ce moment, il possède une forme excellente, et nous croyons volontiers que le Racing-Club de Paris — qu'il aime tant — attend avec impatience le moment où Jules Mathé pourra reprendre sa place pour le plus grand plaisir des amateurs de ballon rond. René MAIRE.



THEATRE

PARLONS DU THEATRE . . .

La captivité a fait éclore, dans nos camps et nos kommandos, toute une floraison de troupes théâtrales dans lesquelles professionnels et acteurs de fortune rivalisent d'entrain et de bonne volonté pour intéresser leurs camarades et chasser les idées noires. Ces troupes ont, certes, beaucoup de qualités et nécessitent des dévouements ingénieux auxquels on doit rendre hommage. A ce propos, il me plaît de féliciter le „Rideau Exilé“ dont les initiatives, particulièrement heureuses ces derniers temps, satisfont ce désir de rêve et d'illusion, d'évasion spirituelle, dont nos coeurs ont besoin pour oublier les inévitables et longues tristesses de l'exil.

Cependant, ce souci de distraire, de faire passer le temps agréablement, et toutes les ingéniosités nécessaires à l'élaboration d'un programme ne doivent pas nous faire oublier le rôle complet que doit assumer le théâtre. Le théâtre doit être aussi éducatif . . . Ne pas entendre par ce mot une mission bornée et étriquée. Il ne s'agit évidemment pas de monter un spectacle indigeste ou, sous prétexte de vulgarisation de classiques, l'on anonne sans conviction de longues tirades versifiées, ni de transformer le tréteau en salle d'étude psychologique ou pédagogique.

Théâtre éducatif, c'est-à-dire éveillé de ces sensations artistiques dont les plénitudes harmonieuses donnent le goût et le sens vibrant de la Beauté sous toutes ses formes vivantes. Le spectateur n'y perdra pas son compte de délassément et de rêve; le plaisir qu'il en tirera ne sera pas éphémère et se décuplera de toutes les chaudes émotions que donne la participation de l'âme à l'action. Quant à l'acteur, il sera le principal bénéficiaire de cet élan vers l'Art et la Vérité.

Faire du théâtre ne consiste pas (sans tenir compte de l'imbécile et vaniteux cabotinage) à „imiter“ un vague personnage. Faire du théâtre ne consiste pas à „jouer“ du tragique, du comique, du mélo dans la même veine anonyme et fade, derrière un masque impersonnel, conventionnel et affecté que l'on plaque sur un faciès sans caractère ou sans relief. Faire du théâtre ne consiste pas à „interpréter“ cyniquement ou ingénument ces innombrables fadaïses décadentes, pantalonades et „effets de caleçon“ que les auteurs en vogue pondent si généreusement en spéculant sur les bas instincts d'un public qui paie et applaudit d'autant mieux qu'il rit plus grasement. Pitié pour le théâtre. Le rire, ce propre de l'homme, détend plus et mieux quand il est sans équivoque. Voyez Molière, Messieurs . . .

Nous devons nous attacher à choisir les pièces intelligentes (le genre importe peu) et ne pas traiter à la légère la préparation et le montage. On rallie ainsi les suffrages du public le plus exigeant et même le moins compréhensif au départ. La désinvolture dans ce domaine ne s'excuse pas. L'analyse complète, approfondie, de la pièce est impérieusement nécessaire pour dégager le principal d'une oeuvre: son âme. L'atmosphère, le décor, les périodes, ne relèvent pas du domaine de la fantaisie individualiste de chacun des acteurs et participants.

Les artistes doivent savoir qu'un personnage quel qu'il soit, ne se joue pas: il se vit. L'acteur doit abandonner sa nature, son caractère, les multiples déformations de son milieu habituel, pour s'intégrer dans la peau du sujet qu'il représente. Cela demande évidemment certaines qualités psychiques de dédoublement, d'extériorisation, de métépsychose expérimentale. L'acteur-né, quand il „fonctionne“, n'a plus conscience de sa personnalité, qui ne transparaît à peine que dans les réflexes instinctifs de sa nature. Le „moi“ n'existe plus, le rôle est „physique“ . . . Te rappelles-tu, vieux Paul, ton évanouissement dans la cuisine de notre Kommando, quand je t'ai obligé à interpréter avec le maximum d'intensité le personnage mourant du Roi Renaud? Cette conscience théâtrale, si elle développe et éduque la sensibilité, l'intelligence, la compréhension et toutes les facultés imaginatives et sensorielles, oblige aussi à ne choisir que des acteurs solides et assez affectifs pour que l'intégration soit complète, sans nuire à leur équilibre physique.

Parallèlement à cette recherche de vie, il faut soigneusement travailler la diction et les intonations, la science des attitudes, l'étude des expressions, le rythme

des ensembles, etc . . . Chanceler consacrait parfois quatre heures à la répétition d'un unique mouvement et sans le rendre affecté ou automatique. D'autres équipes répètent tête voilée pour perfectionner les attitudes et, ensuite, corps immobile pour intensifier les expressions faciales.

C'est avec de pareilles méthodes qu'on pose une atmosphère sans qu'il y ait parfois besoin de décors (qui chargent autant qu'ils soutiennent) et qu'on réalise du vrai théâtre, du théâtre complet, du théâtre „art“.

Ce n'est pas sans nostalgie que j'évoque les heures ardentes, vécues avec les équipes dynamiques des tréteaux libres d'avant-garde ou encore les belles soirées à l'atelier où Dullin nous faisait frissonner (l'inoubliable et magistrale „5ème Légion“, au cours de laquelle la sentimentale et peu compliquée camarade qui m'accompagnait avait ses yeux couleur noisette plus brillants que dans la plus syncopée des rumbas).

Ardents souvenirs des salles magnifiques, plus vibrantes qu'un cristal . . . Salle frémissante du Jeu de la Vie et de la Mort . . . Salle d'Eros où, pendant le duo amoureux, les étudiantes émancipées et modernes (!!) mordillaient leur mouchoir comme des mininettes . . . Salle explosive des Plaideurs . . . Salle haletante de Sud . . . Salles de nos spectacles militants, au Service sacré du beau Théâtre.

A. MAYRAN.

■ La relève ayant amené au Camp quelques centaines de camarades, c'est dans une atmosphère de fièvre que se déroulèrent les concerts de ces derniers dimanches. Roger Guy, René Dahler, Michel Rousseau et Pierre Fauré, qui ont déjà tant fait pour distraire leurs compagnons de captivité, tinrent à se surpasser une fois encore. Nos orchestres: symphonique, de jazz, de rumba encadraient les tours de chant de ces heureux libérables.

En première partie, une sélection sur le Comte Obligado précédait le baryton M. Rousseau qui se tailla un joli succès avec le prologue de Paillassé. Il chanta ensuite avec beaucoup de finesse deux mélodies charmantes: „Pour un peu d'amour“ et „Si mes vers avaient des ailes“.

Après une autre sélection sur „Ta Bouche“, parut R. Dahler qui, après la classique sérénade de Schubert, reprit un de ses triomphes, le fameux „Je t'ai donné mon coeur“, du Pays du Sourire. Rappelé, il donna une ravissante mélodie française de Koecklin „Si tu le veux“.

Sous l'habile direction de S. Corin, le pittoresque ballet d'Hérodiade bénéficia d'une interprétation vivante et colorée qui fait honneur à notre orchestre.

Après que P. Fauré eut, lui aussi, fait ses adieux dans son répertoire habituel (les Deux Grenadiers, la Jolie Fille de Perth etc . . .), la première partie s'acheva par une brillante sélection sur la Veuve Joyeuse. Acclamés par une salle enthousiaste, les solistes, Rousseau, Guy et Dahler, durent bisser l'air célèbre „Ah! les femmes“.

La seconde partie, réservée au jazz et à la fantaisie, débuta par un délicieux pot-pourri des airs de Blanche-Neige, qui permit d'attendre agréablement le tour de chant de Roger Guy. Notre divette, visiblement émue, donna deux chansons nouvelles „Mon village au clair de Lune“ et „J'ai rêvé“ puis, réclamés par l'assistance, plusieurs autres succès qui lui valurent son triomphe habituel.

Du rythme, de l'entrain, de l'exotisme: voici Maurice. Maire et son orchestre-rumba, ovationnés eux aussi pour leur belle réussite. Et déjà s'achève la fête, avec le jazz endiablé de S. Corin qui interprète deux de ses meilleurs morceaux et un sketch amusant „Le Radio-concours“, enlevé avec un brio remarquable.

■ La direction de la Troupe théâtrale est confiée à notre très sympathique camarade Yves Logaridès, bien connu au Camp pour sa verve et son excellent esprit. Nous lui souhaitons bonne chance. D'ores et déjà, nous sommes persuadés que son dévouement et sa compétence en feront un directeur capable de monter les spectacles les plus distrayants.

■ Notre nouvelle salle de théâtre, en construction depuis peu de temps, se monte à la vitesse d'un dessin animé. Jamais volontaires ne mirent plus de coeur à l'édification d'une baraque. Bientôt, très bientôt, c'est dans cette salle toute fraîche qu'auront lieu les représentations de notre belle troupe dont les succès ne se comptent plus.

LA CHASSE AU DIABLE

Le diable, cette année-là, était à Paris. De son arrivée, personne ne savait rien. On l'aperçut bientôt sur les boulevards, aux Champs Élysées, au Bois. Un jour même, seul dans une loge, à l'Opéra (on jouait la „Damnation de Faust“) Une autre fois, chez Dubern, près du Montparnasse. Si bien qu'on finit bientôt par voir le Diable partout. Les postes de police ne désespéraient pas de pauvres diables qui lui ressemblaient. Victor Francen lui-même fut pris à partie. Mais lui seul, le diable, le vrai, profitait de ces méprises et n'était jamais arrêté.

Ce n'est que maintenant, après quelque dix ans, qu'on peut se faire une idée de ce qu'il était, de ses manières, de son allure, de sa paire de cornes courtes de son grand chapeau. Mais écoutez plutôt comment il disparut.

Le nombre des sceptiques, qui, déjà, avait bien diminué, décréut encore plus vite vers la mi-décembre. Chaque nuit apportait quelque nouvelle histoire étrange. Des femmes s'étaient senties prises brutalement aux reins par des sortes de serres qui laissaient des marques sur la robe. L'un avait vu le Diable lâcher, devant un portail de Notre-Dame, des chauves-souris qui étaient allées rejoindre les chimères. Tel autre soir, il avait éteint la flamme du Soldat Inconnu. Il avait proposé à plusieurs — Gide en était — de leur acheter leur âme en échange de quelque faveur: l'académie, un ministère, Danielle Darrieux. Vers midi, il était resté plus de cinq minutes en haut de la Tour Eiffel, la soie rouge de son manteau ouverte contre le vent. Une inquiétude infernale avait fini par envôuter Paris, et chacun, qu'il le craigne ou non, souhaitait qu'au plus vite il disparût et qu'on n'en parlât plus. Chacun se méfiait. Non qu'il fût invisible! mais si perverse était sa ruse qu'on n'arrivait jamais à le surprendre à coup sûr.

Pour le déceler, il n'y avait guère qu'une légère odeur de roussi, distribuée derrière lui comme une haleine. Son corps devait être dans une fièvre continue, plus brûlante que les fièvres humaines. On savait aussi que les fleurs se fanaient plus vite aux tables où il venait s'asseoir. Ici il fallait soudain ouvrir les fenêtres, là le métro devenait intenable. Hélas! de tous ces signes on ne s'apercevait qu'après son départ: „Ça devait être lui“ disaient . . . trop tard, un garçon de café, une ouvreuse.

Vers le 20 Décembre, le froid devint très vif. On dut alors tellement chauffer les salles publiques qu'il ne resta bientôt plus aucun des symptômes habituels qui pouvaient le faire découvrir.

Les inquiétudes redoublèrent quand approcha Noël. Lui pourtant, qui savait dangereux ces jours de fête, ne tenta rien d'autre que passer, inaperçu, le soir du Réveillon

dans quelque cabaret bruyant. Il choisit le quartier de l'Etoile. Comme tout le monde, il avait, dit-on, mangé de la dinde, bu du champagne. Certains prétendent qu'il avait deux femmes à ses côtés. Il se tenait en tout cas bien tranquille.

Vint le moment rituel où un ténor doit chanter le „Noël“ d'Adam. L'artiste se présente. Le tumulte de la fête s'affaisse sous un silence de convention. Et voici qu'à pleine voix le ténor entonne:

„Minuit, chrétiens!
c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu...“

Ah! le diable essaya bien de contenir sa colère, son horreur . . . sa peur épouvantable. Mais tous ces mots étaient pour lui trop cruels. Comme un homme qui va se lever, il appuie à la table ses doigts tendus. Il ne peut retenir le feu qui grandit, monte et gronde en lui. La salive lui pétille bientôt, comme une bave, entre les lèvres. Dans le calme pourtant, la voix du chanteur se distend. . . Et c'est, soudain, l'horrible cri d'une femme qui révèle tout. Le maudit n'a que le temps de casser la vitre, de sauter. La nappe montre des empreintes noires, là où il avait posé les mains, et elle est brûlée aux deux endroits qui retombaient sur ses genoux. Tout le monde maintenant s'est mis à crier. Il est reconnu. On se bouscule, on se rue, on le poursuit. Il sort du monde de partout à la fois. Et

l'on a beau être le diable, on a peine à échapper à toute une foule qui hurle, vous talonne et grossit sans arrêt. Sans doute gagne-t-il du terrain, mais, près du Bois, il n'a encore que quelque cinquante mètres d'avance.

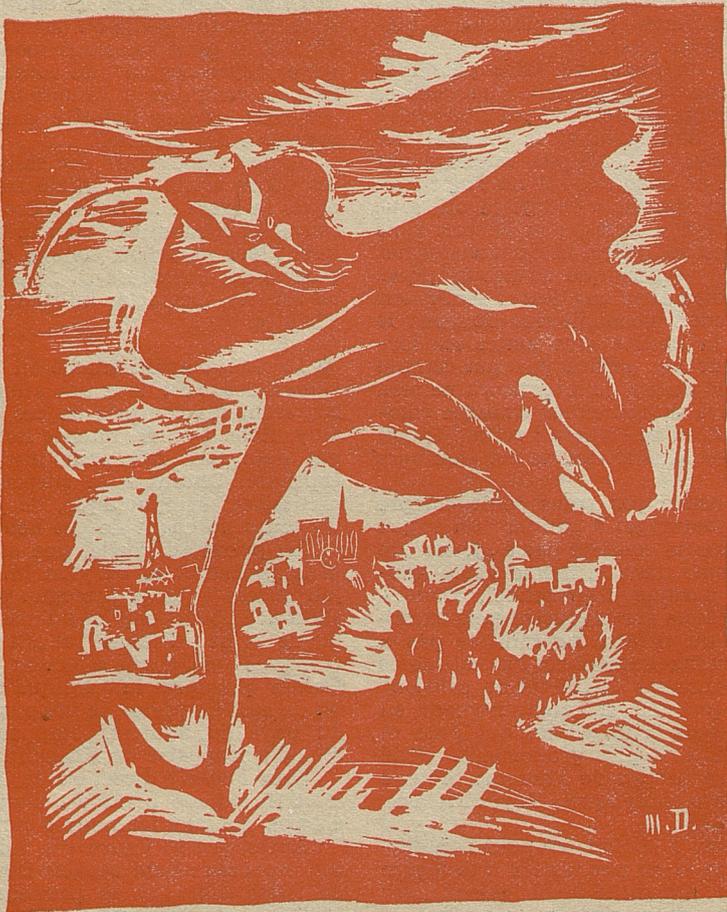
„Noël! Noël! Voici le Rédempteur!“

Le chant tourne en lui comme un grand souffle aigu qui l'attise et le brûle. N'est-ce pas tout le genre humain qui clame et le pourchasse? Il veut, il veut échapper!

Voici le lac. Le diable hésite près du bord. Mais les cris de mort redoublent et s'approchent. La glace est épaisse. Il pourra traverser, continuer tout droit sa fuite, se cacher de l'autre côté, quelque part, bien loin. Il s'élançait! Mais, dès ses premiers pas, la glace cède, fondant sous lui comme sous un brasier. Damnation! en un clin d'oeil, le lac, devant l'immense foule qui danse et chante sa victoire, redevient un lac. Le diable, incandescent, s'enfonçait comme un fer rouge, faisant mousser et rejaillir autour de lui une gerbe écumante. On n'en retrouva rien. Mais, sur le lac, malgré le gel, pas un glaçon ne reparut de tout l'hiver.

Voilà comment finit le diable, un Noël vers minuit.

Stéphane DELATTRE.



Douces Femmes

DE MON PAYS

Douces femmes de mon pays, vous toutes que nous aimons tant, soeurs, épouses, tendres mamans, bonnes grand'mères aux cheveux argentés, gentilles fiancées si frêles dans vos robes claires, vous toutes nos amies si chères. réjouissez-vous c'est Noël!

C'est Noël, et nous dans notre exil nous pensons à vous en ce jour de douceur. Nous fermons pieusement les yeux et, au rythme rêveur d'une émotion fervente, nous retrouvons votre sourire, votre charme, la caresse de votre voix, l'élégance sobre de vos moindres gestes. Nous revoyons vos blanches mains, si pures qu'elles semblaient répandre de la clarté autour de nous. Nous n'avons rien oublié. Tout ce qui fut, par vous, le trésor précieux des jours passés, nous l'avons tendrement gardé au fond de notre coeur.

Noël! Noël! Jour d'infinie douceur et de noble espérance. Jour qui fait plus proche la chère image du foyer lointain. Du foyer où, depuis de trop longs mois, vous êtes seules à chérir nos petits.

Et nous qui savons tout le courage, toute la dignité, la vibrante fierté qui vous anime, nous qui savons mieux maintenant quelles femmes admirables vous pouvez être, nous vous demandons aujourd'hui un mot, un geste de plus pour nos enfants. Donnez-leur le baiser, le sourire, la caresse qui montent de tout notre être profond.

Faites que pour eux, malgré notre absence, Noël soit un jour de fête, un jour de joie, un jour de bonheur. Faites que leurs grands yeux s'illuminent comme aux beaux Noëls de naguère. Une fois encore, aimez-les de tout votre amour doublé de tout le nôtre. Faites qu'en ce jour, de tout temps consacré à la paix des mondes, nos chérubins oublient le drame cruel de la séparation, qu'ils rient, qu'ils chantent, qu'ils vivent ces quelques heures en petits enfants comblés par votre tendresse souriante.

Ce qui manque surtout à notre coeur meurtri, c'est la joie de leurs doux visages, l'impatience de leurs menottes potelées, la candide tiédeur de leurs petits bras autour de notre cou. Et, pour nous, la lumière même de notre ciel ne prend tout son charme que lorsqu'elle joue dans leurs blonds cheveux flous.

Nous aimerions tant leur donner. Donnez pour nous, douces mamans de France, à ces tout petits que nous chérissons tendrement.

... Et les hommes, les époux, les frères que vous attendez auront ainsi connu, loin du sol natal, un Noël d'espoir, un HEUREUX NOËL!

D. ESPOUY.

LA FRANCE, PAYS LATIN

Il nous a paru intéressant de rappeler à nos lecteurs, dans les quelques lignes suivantes, combien a été grande en France l'influence des civilisations grecque et latine et de leur montrer combien cette influence est encore manifeste dans la vie pratique moderne. Nous laisserons de côté ce qui dépasserait le cadre beaucoup trop étroit de ce journal, l'influence psychologique, sociale, littéraire, spirituelle, morale même, car, comme pour nous, la préoccupation majeure des anciens a été la recherche constante du permanent et du réel.

Nous oublions trop souvent, nous Français, que l'antiquité vit en nous parce qu'elle est notre chair même, notre sang, et que nous avons besoin d'elle pour nous comprendre, pour vivre nous-mêmes. C'est pourquoi nous allons essayer de redécouvrir ce que, dans la vie pratique, cette antiquité nous a légué, notre civilisation française étant un prolongement de la civilisation gréco latine.

Puisse ce retour sur le passé aider certains Français à se retrouver eux-mêmes en les faisant réfléchir à notre passé, et à maintenir l'heureux équilibre dans lequel nos ancêtres se sont toujours maintenus au cours de notre histoire.

Il n'est pas un acte de notre vie où nous ne suivions presque pas à pas les anciens. De la naissance à la mort revit à chaque manifestation de notre vie l'antiquité. Le calendrier qui rythme cette vie est d'origine latine (noms des jours et des mois). Lundi: Luna dies était le jour consacré à la déesse Lune, Mardi au dieu Mars, Mercredi à Mercure, dieu des commerçants et des voleurs, Jeudi à Jupiter, Vendredi à Vénus, Samedi à Saturne, et Dimanche à tous les dieux; les noms de mois viennent pour la plupart du nom des empereurs. Rapports de famille, cérémonies accompagnant les naissances, mariages, funérailles, le culte des morts, sont empruntés à l'antiquité. Nos noms sont presque tous d'origine latine.

Au point de vue religieux, les rapports sont plus étroits encore. La religion chrétienne, élément de conservation par excellence de notre civilisation, est pleine de rites antiques. Les principales fêtes de l'année: Noël, les Cendres, les Rameaux, la Saint-Jean, etc. . . ont consacré des fêtes existant bien avant la naissance du Christ. Les processions de la Fête-Dieu où l'on parcourt les campagnes, les Rogations, ne sont autres que les Ambarvaes. Des fêtes à demi-profanes comme le Carnaval, la fête des moissons ou des vendanges, sont des survivances très nettes. L'eau bénite, c'est l'eau lustrale antique; l'offrande du pain béni, les pratiques (purification, repas, distribution de vivres ou d'argent aux pauvres), qui sont faites à l'occasion des inhumations dans nombre de nos villages, ont une origine gréco-romaine. Les saints locaux et le culte de la Vierge ont souvent repris les sources, les fontaines, les lieux saints, gaulois ou gallo-romains. Je connais notamment dans le Cher une église bâtie sur l'emplacement d'un temple druidique auquel avait ensuite succédé un temple gallo-romain. On y célèbre encore un culte très païen, celui du Phallus, sous le nom de Saint Phallier et les femmes vont encore en pèlerinage en ce lieu pour avoir des enfants.

La plus grande partie de notre vocabulaire vient de la Grèce et de Rome, d'où il s'ensuit la plupart de nos idées. Comment comprendre les termes de société, d'état, de famille, de loi, de république, de tyrannie, sans connaître leur sens latin. Un mot simple comme le mot domestique quand on connaît son sens latin, celui qui fait partie de la domus (maison) n'explique-t-il pas au sens anti-que, humain, autre chose qu'un simple valet?

Notre syntaxe si latine encore détermine notre façon

de penser. Comparez, puisque vous en avez la possibilité, la construction d'une phrase française et allemande, et vous comprendrez pourquoi il est parfois si difficile à deux peuples voisins de s'entendre, vous vous apercevrez que la façon de penser est totalement différente. Les mots eux-mêmes ont un autre intérêt quand on comprend leur sens antique; saviez-vous, par exemple, que le mot „galloche“ vient de l'expression „Gallicae soleae“, chaussures gauloises à semelle de bois, déjà.

Il n'est pas jusqu'à certains de nos petits jeunes gens qui, ne pouvant se rendre originaux par défaut de personnalité, affectent, par esprit de contradiction, de s'en créer une en parlant argot, ignorant que la langue verte était à Rome ou Athènes ce qu'elle est encore à Paris, c'est-à-dire un vocabulaire que la langue officielle a rejeté. C'est ainsi que nos „fayots“, d'heureuse mémoire, ne sont que les „phaselli“ des latins, que „jacter“ vient de „jactare verba“, qu'un „bon copain“ est le camarade avec lequel le soldat romain partageait sa boule de pain (de companio: cum panis). Comment encore pourrez-vous comprendre le rapport entre un calcul rénal et un calcul d'arithmétique si vous ignorez que les anciens avaient l'habitude de compter avec des petits cailloux (calculi), etc., etc. . . .

Mais rien ne peut mieux illustrer l'intimité constante qui existe entre l'antiquité et notre civilisation moderne à nous français, que l'examen de notre vie provinciale. Pour un amateur d'archéologie, doublé d'un folkloriste, rien n'est plus facile.

Pour cela parcourons ces petits coins de notre sol national appelés pays (pagus), situés principalement à l'écart des grandes routes et des grands centres d'influence. Bessin, en Normandie, Sologne, Périgord . . . Les noms de Lieu — quelques-uns, certes, remontent plus haut — datent pour la plupart du 1er au 6ème siècles. Ils nous font revivre la société rurale de l'époque, gros propriétaires qui ont donné leur nom à leur domaine, transformé en paroisses et en communes plus tard (noms terminés en ville, ay, ac, déformés par la prononciation locale). Quelquefois même, le nom de certains habitants de cette époque s'est conservé dans des familles. C'est ainsi qu'en Périgord on trouve encore des Pompée de nos jours, dans ce pays où, il y a presque 2.000 ans, les Pompéi occupaient un rang illustre.

Le gallo-romain qui reviendrait parmi nous retrouverait le tracé des routes qu'il parcourait sous les noms de chemin ferré, pierré, de Charlemagne, de la Pucelle, tracé suivi par un grand nombre de nos routes nationales même. Il rencontrerait dans les champs des gens vêtus fort peu différemment.

A chaque pas, le sol français nous révèle des témoignages de cette antiquité si vivante chez nous, et non pas seulement dans la Provence, le Midi, mais dans tous les coins de France: rives de Loire, du Cher, Normandie, etc. . . Presque partout, dès qu'un paysan fouille son champ — je connais tel endroit de Normandie ou de Sologne, où la charrue ramène pans de murs, tuiles, meules, débris de vases, monnaies. — Bien souvent même, les églises, les cimetières de nos jours sont encore à l'emplacement même d'un temple ou d'un cimetière gallo-romain. Les bastides du Moyen-Age, avec leurs rues à angles droits, reproduisent le plan des camps romains. Les voûtes romaines apprirent à nos vieux architectes à élever leurs humbles églises comme les plus belles de nos cathédrales.

Nos paysans et leurs femmes restent presque tels qu'ils apparaissent sur les stèles funéraires ou dans les livres des écrivains, avec leurs mêmes habitudes. Les

bouquets qu'ils clouent encore parfois à la St-Jean sur les portes des granges sont composés des mêmes herbes. Sur les tombes, on trouve encore les flambeaux renversés et les pommes de pin des cippes antiques. Les „bonnes fontaines“ sont encore lieux de pèlerinage. Il n'est pas jusqu'à notre costume moderne qui, en fait, ne soit très proche du costume gallo-romain, surtout dans nos campagnes; costume gaulois adopté par les Romains après la conquête à cause de sa commodité!

La bracca (braie), les bragues de certains patois, d'où braguette, ne diffère pas de notre pantalon. La caracalla (blouse de toile froncée autour du cou et flottante) régnait encore sur les champs de foire de la France entière, il n'y a pas si longtemps. Le bardo-cucullus n'était autre chose que la limousine de nos charretiers, ou la cape que portent, en Limousin ou en Bretagne, les vieilles paysannes. Le jupon féminin s'appelait castuta. Il y avait déjà les caleçons longs, si peu élégants, les femoralia, bas, chaussettes, bandes molletières.

La coiffure n'a pas énormément changé. La causia est un chapeau melon à larges bords; le pilos est une sorte de béret basque; le petase, en feutre, paille ou jonc, avec ses larges bords, se retrouve partout. Quant aux modes de coiffure pour les hommes, comme pour les femmes, elles n'ont en rien changé, et je passe sur le luxe et le détail des accessoires de la toilette féminine.

Pour les repas, on retrouve les mêmes plats, et l'étude en folklore des „fonds de cuisine“ et des menus paysans nous permet des constatations étonnantes.

La maison paysanne en particulier garde de nos jours, dans son tracé général, la forme des grandes villas romaines, avec ses bâtiments en carré et sa cour centrale.

Dans les sciences, et pour nous en tenir toujours au côté pratique, n'oublions pas que les Grecs et les Romains possédaient des machines à calculer; en physique optique, ils connaissaient les miroirs concaves grossissants; en chimie organique, on avait étudié la préparation des remèdes, poisons et des teintures; au point de vue sciences naturelles, on savait pratiquer la dissection et même, au III^e siècle, la vivisection humaine; on avait étudié le développement embryonnaire des oeufs, ce qui permettait de construire des couveuses artificielles.

Mais, de toutes les sciences, la plus cultivée était la médecine, à cause de ses applications pratiques. On pratique l'auscultation, l'examen du pouls; on sait décrire les symptômes et établir des diagnostics. Un grand nombre de remèdes sont analogues aux nôtres: cataplasmes, gargarismes, badigeons, révulsifs, enveloppements. On sait qu'il faut faire bouillir l'eau pour combattre les „miasmes“, on recommande l'hydrothérapie, l'héliothérapie, les massages, les régimes, les eaux minérales. Au point de vue chirurgical, l'on savait pratiquer des opérations assez délicates comme la trépanation, et l'on utilisait une grande variété d'instruments; l'on connaissait l'antiseptie et même l'anesthésie par la mandragore. Il y avait des spécialistes, et les oculistes de la Gaule jouissaient d'une grande renommée; on a même retrouvé leurs cachets.

En mécanique, il y avait déjà de belles réalisations; appareils de levage et de transport. Dans les galères du lac Némi on a retrouvé une pompe d'allure très moderne à deux cylindres, deux robinets coniques, un roulement à billes, des alliages de métaux inoxydables. L'art hydraulique était très perfectionné. Aristote avait inventé des appareils respiratoires pour les plongeurs, Ctésibius une pompe à double effet; Archytas de Tarente avait fabriqué une colombe volante. Archimède est connu pour sa vis sans fin et son emploi des miroirs. Héron d'Alexandrie, créateur du siphon, construisit un appareil automatique distributeur d'eau lustrale, fonctionnant avec une pièce de 5 drachmes, un vase qui faisait couler alternativement de

l'eau et du vin, un avertisseur, un automate, une machine à vapeur. Vitruve nous décrit un appareil enregistreur de distances pour voitures. On pense même qu'il existait à Rome des ascenseurs hydrauliques. Les systèmes de chasse d'eau dans les W. C. étaient assez courants et, à Rome, la distribution d'eau se faisait au compteur. Il serait facile de multiplier les exemples de l'ingéniosité déployée par les anciens. Mais dans cet article où je me suis borné volontairement à ne rappeler que les liens matériels qui nous rattachent aux anciens, — ce qui ne serait que le petit côté de l'intérêt d'une étude générale de l'influence extrêmement profonde qu'ils nous ont léguée dans tous les domaines, — j'ai voulu simplement rappeler que la France est un pays latin avant tout, dans son âme, dans sa pensée, dans sa vie matérielle même; leur expérience si précieuse déjà de la vie nous enveloppe, nous „habille“ comme la tunique de Nessus, et essayer de nous l'enlever serait nous arracher en même temps des lambeaux de notre chair. C'est aussi pour cette raison que les différents peuples qui ont envahi la France depuis la conquête romaine y ont laissé assez peu de traces durables de civilisation: grandes invasions Goths, Wisigoths, Burgondes, Francs, Normands, Anglais pendant la guerre de Cent Ans, Espagnols. Leur influence a été plus technique par leurs croisements avec les femmes indigènes que civilisatrice et, toujours, ne l'oublions pas, la France plus civilisée et seule héritière de la plus pure tradition gréco-latine a „digéré“ ses conquérants et l'esprit gréco-latin, par la civilisation gallo-romaine, s'est perpétué jusqu'à nous, avec sa grâce, sa finesse, son humour, sa mesure, si originaux et si peu compris. Pour comprendre et aimer la France et les Français il ne suffit pas, pour reprendre le mot de Pascal, d'avoir „l'esprit de géométrie“, mais surtout celui „de finesse“.

Bernard EDEINE.

CINEMA

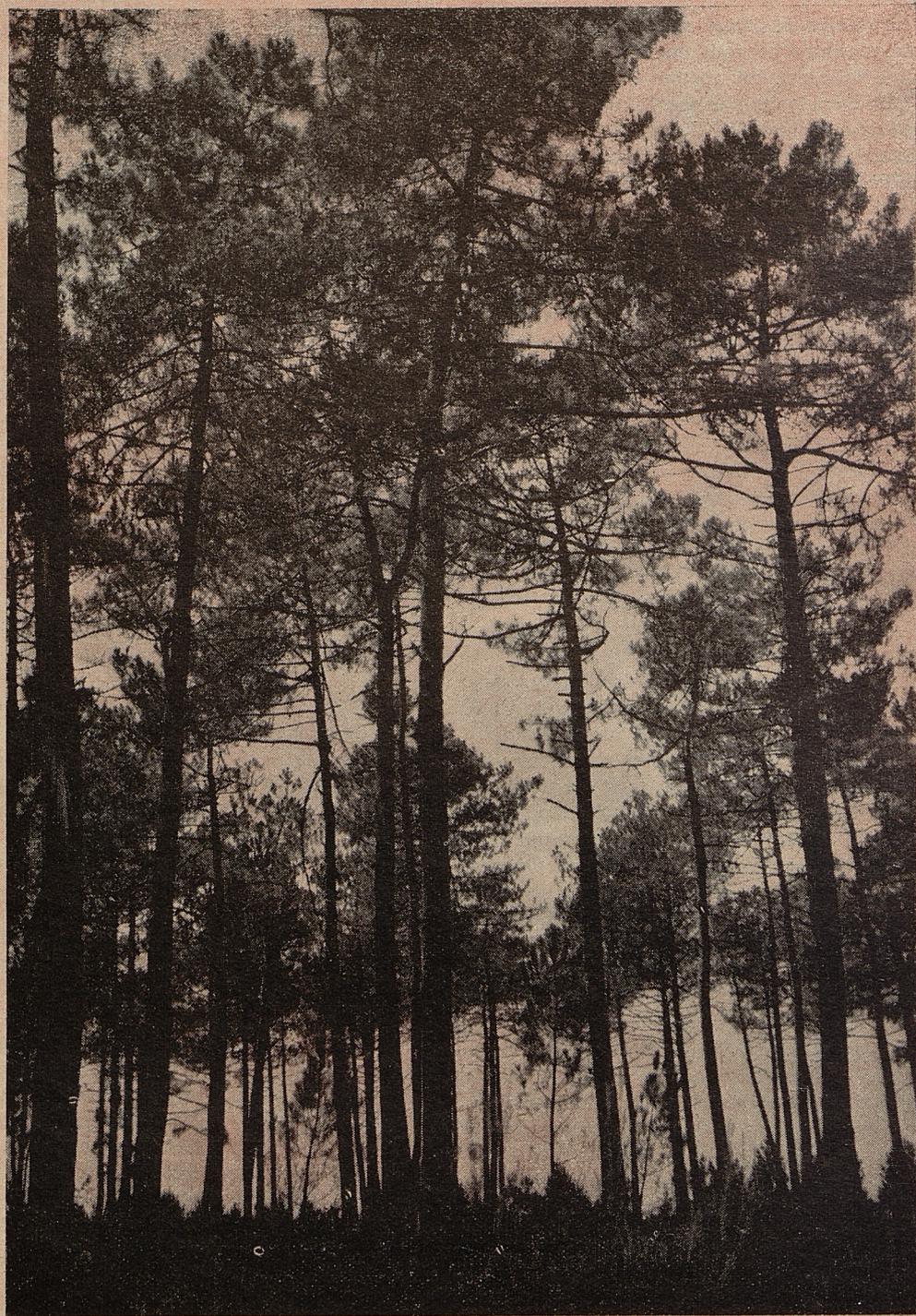
Le cinéma au camp ne reste pas inactif; chaque séance voit se presser un public nombreux dans la salle du théâtre.

Dans les mois précédents, plusieurs films parlants furent donnés: tout d'abord deux films français, „Madame Sans Gêne“ et „Parade en 7 Nuits“ — ce dernier est une production d'après guerre —, puis „Retour à la Vie“, „Histoire Viennoise“, „Le Maître de Poste“, et „Président Krüger“ quatre productions allemandes post-synchronisées en français. Chacun de ces films était précédé des Actualités et d'un Documentaire.

Entre temps, deux films allemands „Le Juif Süß“ et „L'employé du Gaz“ furent également passés. Malheureusement, ils perdirent de leur intérêt, ayant été projetés en muet.

Nous espérons que ces séances continueront puisque maintenant, en plus de la voiture spéciale venant périodiquement de Stuttgart, nous avons reçu de France un appareil 16 m/m parlant. Souhaitons que quelques films de la nouvelle production française soient également aux prochains programmes.

Ce numéro special a été réalisé par l'équipe du journal avec la collaboration technique de notre camarade F. Borel. Le portrait de Roger Guy, les illustrations de l'article sur de Judo et la dernière page sont de Paul Decoudun. Tous les autres dessins et compositions sont de notre collaborateur et artiste Michel Douay.



Dans la lande amoureuse
chaque heure a son mystère



chaque heure a sa couleur heureuse et ses jeux de lumière. Il n'est pourtant contrée livrant moins son charme. Le touriste, qui brûle hâtivement des mètres et des mètres de route goudronnée, entre des pins droits et parfaitement compassés, se laisse envahir par la monotonie d'un paysage qu'il ne sait pas inventer.

Matin de Juin, plein d'aube délicate; branché sur un chemin où les voitures muletieres ont tracé leurs parallèles, un sentier part à l'aventure. Ici plus de lignes droites; l'horizon: c'est une toile d'araignée perfide, dépolie, aérienne, jetée entre les jeunets endormis. L'air est doux et tendre. Une grâce alanguie descend des dômes encore sombres et du jeune soleil ruisselle sur les tapis de „secailles“ fraîches. Les fougères irisées, accueillantes comme des alcôves, se balancent lentement, dévidant leurs secrets tandis que tombent les premières gouttes de résine dans les pots fixés, sans cruauté, aux troncs gemmés des Pins.

Midi en Août: Tout semble immobile dans la forêt landaise mais tout bouge et frémit dans le crissement des cigales. A intervalles réguliers, les pommes de pins éclatent avec désinvolture. Pas d'ombre, pas de repli. Tels des garçons impudiques, les pins sont nus sous le soleil. Forêt sans relief, unie, dédaigneuse, elle offre un spectacle d'harmonie tranquille. A moins que, le plus naturellement du monde, le feu ne survienne. Le feu qui tord les arbres et rend en plein midi la lande noire et dure. Quand le feu a passé, les pins calcinés, mais non abattus, ressemblent à un immense gibet.

Les Pins par une soirée de Septembre: Toutes les gammes des ors fauves, des violets et des mauves. A travers les fûts impeccables, le ciel s'éloigne et se rapproche. Les pieds glissent sur les aiguilles rousses. Le vent s'élève, salé, iodé et joue affectueusement du xylophone sur les cimes. La forêt s'anime par degrés et tout devient attentif dans l'enchantement vespéral, prélude à l'hyménée nocturne. On va, narines dilatées, à la poursuite d'une chose fragile, infiniment sensible, envoûtée par la lande. Au loin, le soleil descend et, par moment, illumine au magnésium les bois. Puis il se perd dans l'océan proche, au bord duquel on aperçoit la croupe blonde de la dune.

A l'Automne avancée, la forêt ne se dépouille pas. Les aiguilles en longs fuseaux se vernissent de laque vert-nuit. Si un gel, au matin clair, y accroche une fragile rosée, le pin lentement balance sans colère cette caresse du pôle.

Il faut entendre la grive sur la branche d'un chêne bas, perdu au milieu des grands pins. Il faut l'écouter et puis passer sans autre pensée... homicide. La grive est la dernière compagne terrienne de la forêt landaise au seuil de l'hiver qui, sous les embruns hivernaux, fleurit bon le sel à l'humus mélangé. La Forêt majestueusement accueille le promeneur qu'enchanter un rythme de mélodie et la haute sérénité des Pins tendus vers le ciel où les nuages sont pressés par le grand vent d'Ouest. Grand vent d'Ouest qui porte la mouette tournoyante, au cri strident, comme un jouet cassé lancé du large.

Dans les landes de mon enfance, chemins, sentiers conduisent vers l'inconnu; landes bardées d'ajoncs, landes rêveuses, landes amoureuses, où chaque heure recèle un mystère et des couleurs heureuses et des jeux de lumière.

C. Réglade.





Centre d'Informations Nationales

LE PROBLEME REVOLUTIONNAIRE ET L'OPINION.

Il est curieux que lorsqu'on parle, aux Français, aujourd'hui publiquement de la France — et parce qu'on leur en parle publiquement — on ait l'air de ne plus être Français, on ait l'air de faire de la provocation. Et cela est vrai, aussi bien en France que dans nos camps. Ne voulant plus être crédules, nous devenons soupçonneux à l'extrême ou nous nous laissons envahir par un scepticisme qui s'étend jusqu'au plus profond des fibres nationales composant notre être. Nous ne sommes plus des enfants, disons-nous d'un air entendu, mais nos actes, sans que nous en ressentions le moindre étonnement, ne sont pas virils. Sourire, quand on parle de la France, de cette France déchirée et réduite, ne paraît pas sacrilège. Nous avons trop conscience de nous-mêmes pour avoir conscience de la France. Peut-être portons-nous, en nous-mêmes, une partie de la France, mais vouloir la porter en totalité, voilà avec quoi on ne nous bernera plus. Et cette inconscience si générale, si „normale“, finit par faire une conscience qui n'anime plus aucune volonté, pour qui le renoncement et le paradoxe sont les seules formes de la vie.

Pour beaucoup, les jours de Juin 40 sont rentrés dans l'ombre du souvenir. On aime mal se rappeler la défaite, encore moins ses causes. On vit comme on peut, en période de révolution nationale, on s'adapte, avec une certaine dose d'illusion volontaire, à la brusquerie et aux manques d'égards du destin. Et pour s'en venger on constate, à pleine bouche, que cette révolution n'est pas faite, que souvent les intentions du Chef sont trahies. Alors, d'un balancement d'épaules, on se débarrasse du problème révolutionnaire.

Révolution Nationale, mots qui prêtent à équivoque, formule lapidaire qui, frappant l'imagination, dispense d'agir. Pourquoi ne pas en accepter la formule puisque, sous ce vocable protecteur, on pourra continuer les errements de l'Ancien Régime. En face de ceux qui usent de la Révolution Nationale comme d'un masque commode, les idéologies mortelles sont aux prises avec d'autres idéologies non moins funestes. La séduction des régimes italien ou allemand agit violemment sur certains esprits, et l'opinion se dérobe, se fractionne. Car, si l'idéal pour les peuples est de vivre dans la paix, s'ils ont le désir de coopérer à un ordre nouveau européen, du moins entendent-ils s'organiser suivant leur culture et leurs traditions.

La France en 1942 n'a pas encore trouvé les pôles de sa révolution. La Révolution Nationale n'est pas autre chose que la recherche du bon sens, d'un sens commun à tous les Français. Pouvons-nous nous désintéresser de cette recherche? Non, car sur les plans spirituel, politique et humain, pour vivre et penser, nous avons besoin que la France existe. Une révolution n'est jamais un phénomène spontané, elle naît du mécontentement vis-à-vis du régime établi. Un Etat fort peut aisément en déceler les symptômes, s'il ne veut pas voir la guerre civile sanctionner cette cécité. Et les clans luttent jusqu'au jour où le plus fort stabilise les résultats acquis. Cette lutte des clans est un des éléments du trouble intérieur français.

On pense français avec des oeillères et des longues vues: ni l'un, ni l'autre de ces appareils ne servent la communauté nationale. Pour la Servir il faudrait une foi et une conscience nationales, mais la loupe, alors, devient nécessaire.

Au lendemain de l'armistice, le gouvernement, issu d'un sursaut de l'âme nationale, se prononce avec l'adhésion

d'une opinion enthousiaste pour un Etat autoritaire. Cette autorité implique une responsabilité précise, ayant pour contre partie des sanctions impitoyables, une économie dirigée, un sens social, le rétablissement de l'ordre. Déjà des écueils émergent. On doit avoir pour règle absolue de ne pas décevoir l'opinion (la déception serait pire que le abus). Mais on oscille, on devient timide devant certaines exigences locales et on cède à l'illusion qu'il est possible de créer l'opinion. On parvient par la sincérité et l'autorité à l'éclairer, — les Messages lucides et fermes du Maréchal en sont la preuve — mais, si on peut diriger une opinion en lui rendant conscience de sa véritable valeur, encore faut-il, par des actes de gouvernement, la soutenir et retenir son affection. Un peuple aussi sensible que le nôtre, aussi profondément déshabitué de l'effort, aussi personnel, exige, à chacune de ses crises, une surveillance intelligente, un doigté qui n'exclut pas une poigne vigoureuse. Le peuple acclame d'instinct un gouvernement dont il attend le salut. Il met tour à tour son espérance dans Bonaparte au 18 Brumaire, dans Napoléon III après l'aventure de 48, dans le Boulangisme, dans tous les partis monstres et opposés qui exhaussèrent également les plus falotes de leurs personnalités. Tous les gouvernements animés d'une volonté réparatrice sont les victimes de la même erreur. Nés d'une opinion qui, à un moment, a senti et le péril et sa propre force, ils s'en éloignent par timidité et défaillance. Ils ne sont plus portés par l'opinion qui, ne trouvant plus en eux un guide et une raison de croire, se retire, pour retourner à ces manies et à ces vices d'auto-destruction.

C'est le drame qui se joue à l'heure actuelle et dont on pourrait prévoir l'issue en se reportant aux piètres gouvernements du XIX^e siècle ou aux escroqueries de la III^e République qui n'ont su ni prévoir ni conjurer leur perte. Mais le Maréchal connaît les hommes et c'est pourquoi, voulant sauver le pays, il a parlé de révolution.

L'idée révolutionnaire obligera en même temps le gouvernement à être vivant et empêchera l'opinion de s'es-souffler. Il n'y aura pas de divorce entre l'opinion et le gouvernement, mais synchronisme. Il n'y aura pas contrainte, mais adhésion.

Qu'est-ce que le pays attend en contre partie de l'autorité joyeusement consentie? Un statut politique et social différent du passé. La Charte du Travail, l'organisation de la Famille, le Secours National, doivent résoudre le problème social dont trop de gens dans le passé perpétuaient l'équivoque. La justice sociale est-elle sur le point de régner? Il est trop tôt pour en juger. Le problème spirituel dépasse le légiste. La réforme politique, elle, n'est que faiblement amorcée. En France, enfantant l'atermoiement, le provisoire du système politique permet les résistances obliques de ceux qui n'ont pas pris leur parti de la condamnation du passé. Et l'ajournement des mesures politiques révolutionnaires entraîne l'ajournement des mesures communautaires, retarde la constitution des cadres, l'avènement d'un régime d'économie et d'ordre attendu avec impatience par le peuple. Toutes promesses contenues dans „Politique d'abord“ s'estompent. Ce qui est grave, ce n'est pas tellement l'ajournement de certaines réformes substantielles, faute de pouvoir les appliquer à l'ensemble du territoire ou parce que les prisonniers ne sont pas rentrés, ce qui est grave c'est de laisser des hommes intéressés au provisoire déclarer que la Révolution Nationale a déçu le pays parce qu'elle n'a pas su opérer une réforme de structure.

Il faut affirmer sans délai notre idéal résolument social et national. Il ne s'agit pas de faire une révolution magnifiquement verbale et passionnelle. L'opinion alors se détournerait et, prenant son parti de l'agonie, préférerait la mort au remède. L'erreur fut: pas de politique. Oui, pas de politique de répression mais la politique est autre chose que barricades et peloton d'exécution. La politique a le pas sur l'économique et le social. Il faut définir son action autrement que par des mesures de circonstance ou des sanctions inefficaces. Il faut éliminer tous ceux qui servent avec arrière-pensée ou qui, par définition, ne peuvent pas servir. Il faut résoudre enfin tous les problèmes qui se commandent. Rien ne permet d'affirmer que celui qui a sauvé la France et qui, le premier a parlé de Révolution Nationale, ne sache ce qu'il doit faire. Le Maréchal lutte pour la France, il ne doit plus lutter seul.

*

Si l'opinion des Français continue d'être à la remorque; si, ayant entrevu son devoir, son impatience le lui dérobe; si perdant son calme, sa dignité, elle perd la conscience de sa force et de sa valeur les jours de Novembre 42 seront plus sombres et plus périlleux que ceux de Juin 40.

L'Etat ne peut exister que s'il est soutenu par le mouvement de la Nation. La Nation, c'est ce qui correspond à l'âme chez l'homme. Etat et Nation sont donc deux éléments distinctifs mais solidaires, complétés par l'idée de Patrie. La Patrie représente le passé, ce qui fut constitué au prix d'immenses sacrifices; la Nation, ce sont les possibilités du présent, les promesses de l'avenir; l'Etat, le présent. Patrie, Nation, Etat sont des idées forces, non des idées de bouquins. Le Maréchal relie entre elles ces trois idées et les vivifie.

Pour que la France vive, le Maréchal la maintiendra jusqu'à l'extrême limite de ses forces. L'opinion française assistera-t-elle impassible à ce „match“ angoissant? Non, le peuple de France participera au combat, il trouvera enfin, dans son opinion unanime et réaliste, l'énergie et la foi nécessaires pour accomplir sa Révolution.

Ch. REGLADE.

QUELQUES MOTS SUR LE COMMISSARIAT AU RECLASSEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE RAPATRIÉS.

Nous ignorons le plus habituellement ce qui, en France, a été fait pour le prisonnier de guerre, ou du moins n'apercevons-nous que des côtés fragmentaires de l'oeuvre dont nous aimerions connaître le vrai visage. La pensée du Maréchal n'est pas une pensée théorique, il sait nos besoins, tous nos besoins.

Le gouvernement du Maréchal veut assurer aux rapatriés la réadaptation à la vie civile et le reclassement dans leur emploi. A cet effet, le Commissariat au Reclassement des prisonniers de guerre a été créé par une loi parue au Journal Officiel le 14 Octobre 1941.

Quelle est sa mission? Le commissariat doit aider et guider le rapatrié pendant toute la période de réadaptation. Surveiller tous les organismes privés et publics qui contribuent à assister les anciens prisonniers de guerre. Maintenir les droits acquis des prisonniers et garantir leur emploi dans les entreprises. Préparer et organiser le reclassement dans l'Economie nationale des rapatriés qui seraient sans emploi. Proposer au gouverne-

ment les mesures propres au règlement des problèmes que pose le retour des prisonniers.

Quelle est son action? Selon la volonté formelle du Maréchal il faut assurer du travail aux rapatriés. Le Commissariat a fait procéder à un recensement général et professionnel des prisonniers encore en captivité (1.200.000). Une enquête a été menée auprès de chaque famille, un dossier personnel portant toutes indications utiles pour le réemploi du prisonnier a été ouvert.

Le Commissariat, parallèlement à ce recensement, a soumis au gouvernement un ensemble de mesures dont la loi sur le réemploi est la pièce essentielle. Cette loi prévoit que tout employeur continuant son exploitation et employant du personnel, doit garantir leur réemploi aux prisonniers qui en feraient la demande; garantie d'une durée minimum de six mois. Les prisonniers dont l'entreprise disparue ou qui, du fait de la guerre, ne pourrait regagner leur domicile, ainsi que ceux qui se trouvaient sans travail avant la guerre, seront pourvus d'un emploi en rapport avec leurs aptitudes. Les prisonniers qui seraient dans l'obligation de réapprendre un métier (par exemple ceux devenus physiquement inaptes à l'exercice de leur métier antérieur (bénéficieront d'une rééducation dans des centres spéciaux.

Des travaux d'intérêt général sont prévus où le prisonnier, à proximité de son domicile, pourra être employé.

En résumé, le prisonnier de guerre sera:

ou réemployé dans son entreprise, si elle existe à son retour

ou remplacé par les soins de l'Office du travail, si son entreprise a disparu

ou réadapté, s'il doit changer de profession

ou occupé à des travaux d'intérêt général.

Le Commissariat est en mesure de réaliser l'ordre du Maréchal: „Donner du Travail à tous les prisonniers rapatriés“.

Comment le Commissariat a-t-il conçu l'accueil aux rapatriés? Le Commissariat a fondé la Maison du Prisonnier dans chaque chef-lieu de département, pour lui permettre de suivre et d'aider le prisonnier pendant la période de réadaptation. La Maison du Prisonnier est l'organe départemental assurant en plus du reclassement professionnel l'accueil, l'entr'aide des prisonniers rapatriés.

A côté du Service de placement, dont le but est de faire appliquer la loi sur le réemploi du prisonnier, la Maison du Prisonnier groupe: 1) Le secrétariat social qui est chargé de résoudre toutes les difficultés matérielles du rapatrié (Bons d'achat, ravitaillement, difficultés relatives au Commerce et à l'industrie, etc...) 2) Tous les services s'occupant des prisonniers (La Famille du prisonnier, Comité Central d'Assistance, Centre médico-social de la Croix-Rouge, Service de renseignements de l'Ambassade Scapini). 3) Centre d'Entr'aide où tous les rapatriés peuvent se dévouer aux captifs et à leurs familles.

La première Maison du Prisonnier fut construite dans la Seine et fonctionne utilement. A l'heure actuelle, chaque département est en voie de posséder une Maison du Prisonnier.

Le Commissariat au Reclassement des prisonniers de guerre rapatriés est dirigé par Maurice Pinot, prisonnier libéré de l'Oflag IV D auquel on doit gré d'avoir su animer cette oeuvre, dont le but profond est d'être une sécurité et un réconfort pour l'exilé.

Secrétariat du C. I. N.

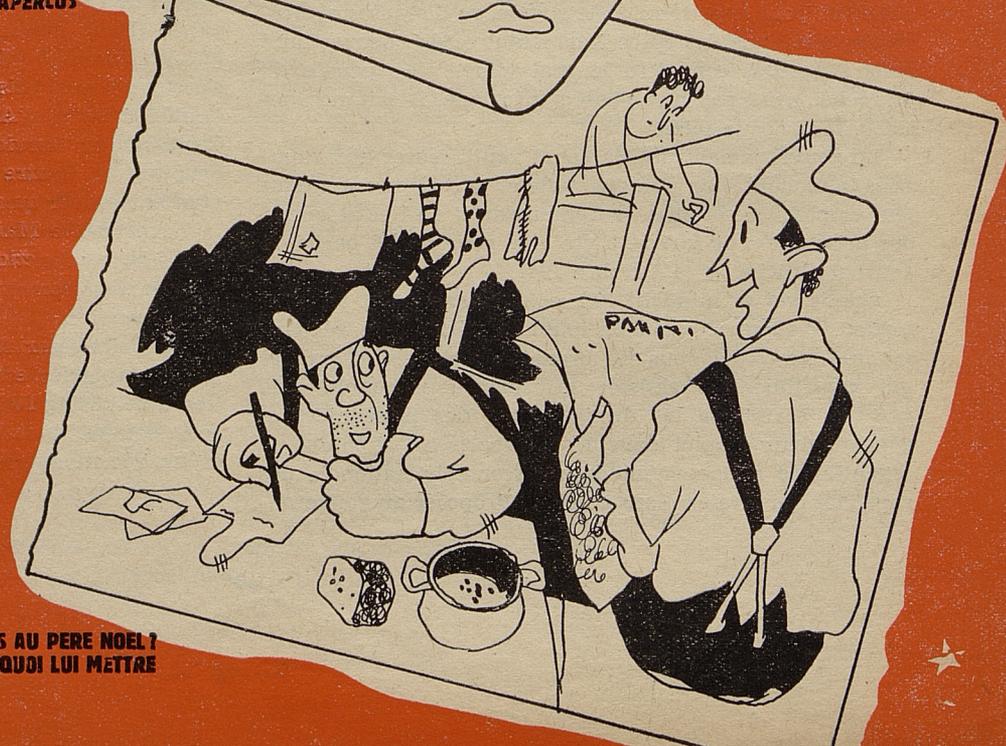


Le bloc du rire

LE CADEAU



MOI J'TE DIS
QU'ON NE PASSERA PAS INAPERCUS

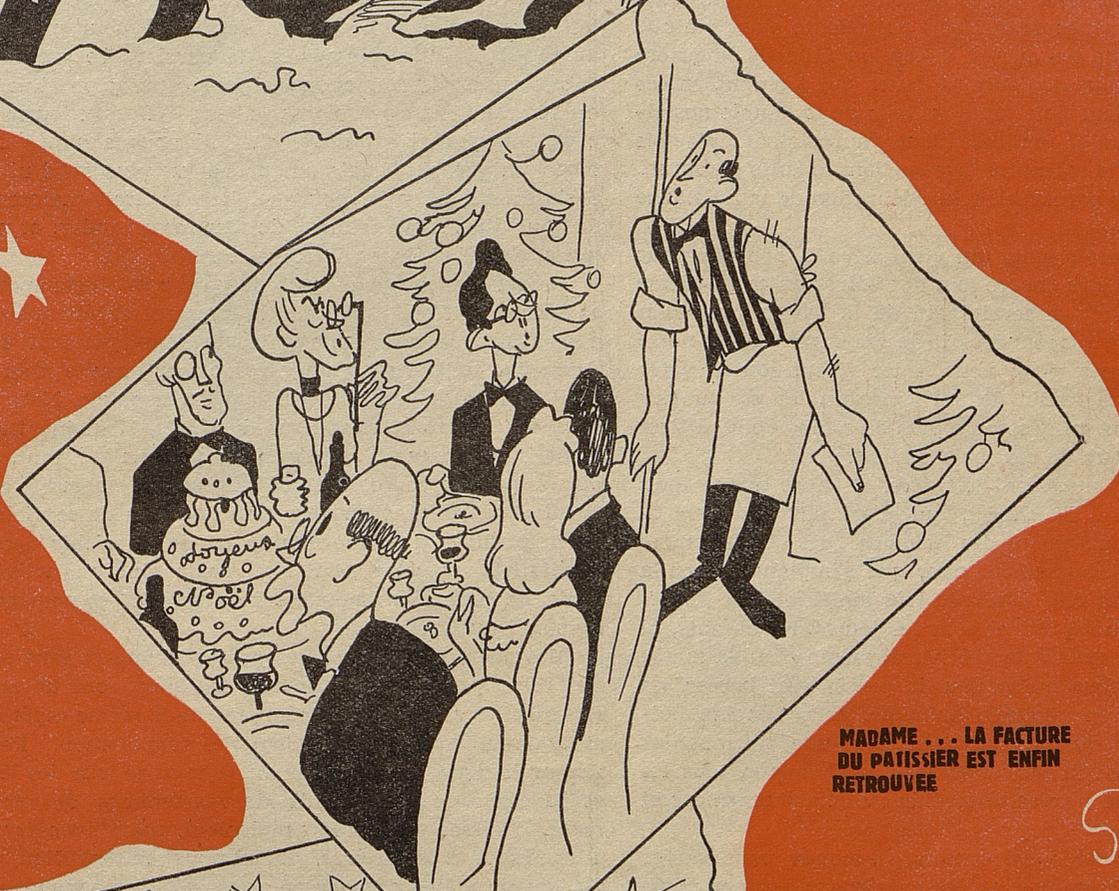


ALORS !! T'ECRIS AU PERE NOEL ?
OUI, MAIS J'SAIS PAS QUID LUI METTRE

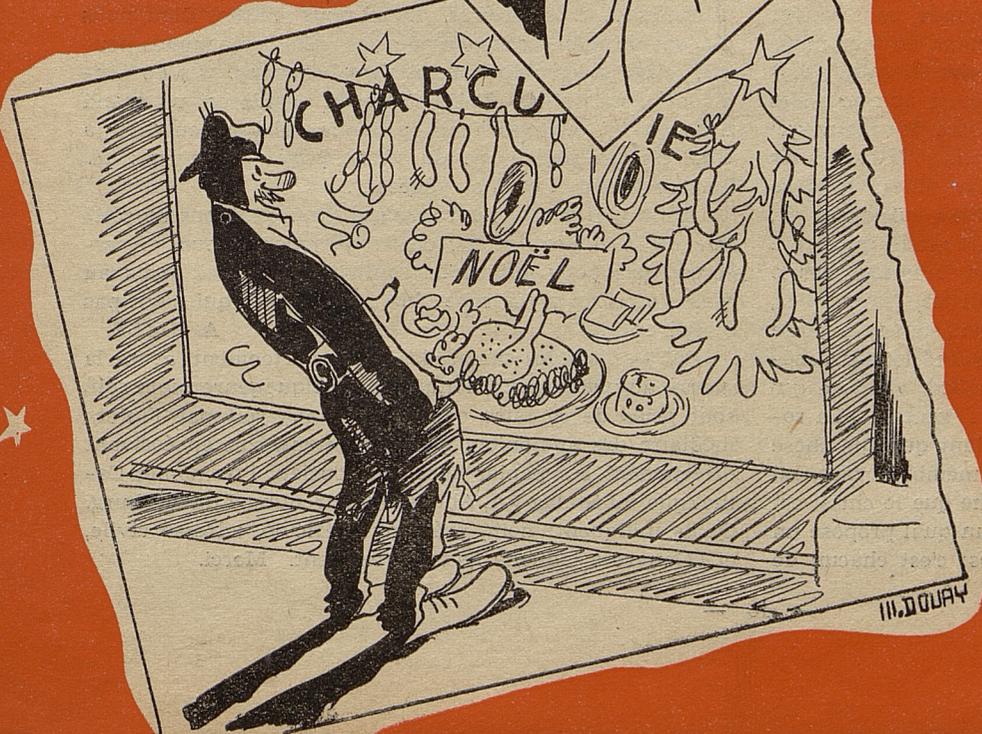




AH AH !! MARCHÉ NOIR, HEIN ?
CHUT ! . . . PÈRE NOËL.

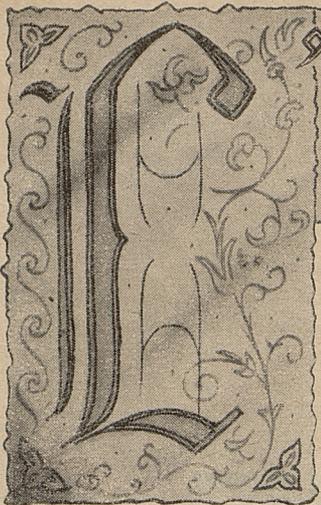


MADAME . . . LA FACTURE
DU PATISSIER EST ENFIN
RETROUVÉE



AH ! . . . C'EST MOINS TOC
QUE L'ANNÉE DERNIÈRE.

III.DOUAY



L'Aumônier vous parle...

C'est à vous tous, mes chers amis, mes frères dans le Christ du Stalag VA, que je m'adresse et particulièrement à ceux qui, dans des Kommandos isolés, sont depuis de longs mois, depuis le début de la captivité peut-être, privés de secours religieux. A ceux qui, depuis plus

de deux ans, n'ont pas vu un aumônier, n'ont pas entendu une seule messe, n'ont pu ni se confesser, ni communier. A ceux pour qui les deux Noël précédents n'ont été que des jours comme les autres, exception faite de la prière plus fervente, plus douloureuse aussi, qui a germé, en ces jours-là, dans leur âme toute remplie de la double nostalgie et de l'intimité familiale dont s'auréolaient autrefois ces fêtes, et de la solennité joyeuse dont le culte entourait, dans nos églises paroissiales, la célébration de la naissance du Christ.

Voici une parole amie qui vient à vous, non pas pour vous consoler d'être encore loin des vôtres en ce troisième Noël de captivité; ce serait vain de le tenter, plus vain encore de croire y avoir réussi; de ces choses-là, on ne se console pas; mais pour vous aider à surmonter votre tristesse, à vous raidir devant l'inexorable; et, au lieu de sombrer dans un désespoir plus ou moins voilé, à tirer parti, malgré tout, de ces jours douloureux.

NOËL, pour nous, ce doit être, et c'est avant tout: LE CHRIST... Le Christ, qui n'est pas venu en ce monde pour l'amusement des hommes, „des petits comme des grands“; ni simplement pour que s'implantât dans la vie humaine une fête familiale très aimée et très douce; ni pour le „beau sapin“, ni pour les jouets des enfants, ni pour les chants devant la crèche, ni même pour la messe de minuit; ni pour qu'un peu de poésie vînt bercer, en renfort, l'immense lassitude humaine; encore moins, évidemment, pour qu'une nuit par an, une „bamboula“ géante, un réveillon universel, unît les hommes, tous les hommes, dans la fraternité sordide du déboutonnement et de la ripaille.

Le Christ est né, il est venu en ce monde, pour sauver les hommes. Les sauver en les enseignant, en leur montrant l'exemple, en leur communiquant des énergies spirituelles très hautes, capables de les arracher aux emprises malfaisantes. La guerre est le paroxysme des maux qu'engendrent la cupidité égoïste et l'orgueil sous toutes ses formes. Voilà ce qui nous tue, corps et âmes; voilà ce qui tue les peuples oublieux des réalités surnaturelles; voilà ce qui tue les civilisations, quelque grand qu'ait été leur éclat d'un moment, et dont le déclin commence dès le jour où elles cessent d'être pures, idéalistes, fraternelles, religieuses. De tout cela le Christ est venu sauver le genre humain. Dévouement, oubli de soi, justice, douceur, mépris du luxe qui amollit, goût du sacrifice: voilà ce qu'il a enseigné; voilà ce dont il a donné l'exemple. La société se composant d'hommes et ne valant quelque chose que dans la mesure où chacun de ses membres vaut, lui aussi, quelque chose, c'est chaque homme que le Christ est venu convertir et sauver. C'est à chacun qu'il propose un idéal pratique et élevé en même temps; c'est chacun de

nous qu'il veut entraîner dans son sillage. Car il n'est pas de ces chefs qui commandent des besognes dures et s'abstiennent soigneusement d'y engager eux-mêmes fût-ce le petit doigt. Toutes nos tâches, tous nos efforts, tous nos renoncements, il les a acceptés et voulus pour lui-même; et alors qu'il s'agissait d'exhorter les hommes à sortir de l'ornière des vices où ils s'enlisent et enlisent avec eux la communauté humaine tout entière, il est allé jusqu'à l'extrême de la pureté et du don de soi. Il est le chef, l'entraîneur, le guide. Et jamais aucun homme, quelle que soit la hauteur morale où il sera parvenu, ne pourra se tourner vers le Maître pour lui dire: j'ai fait plus que toi. Le Christ s'est livré pour nous à la mort. Il a réalisé pleinement la parole: „Le sommet de l'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime“. Il est le grand martyr, volontairement livré aux tourments; c'est pourquoi il est notre chef; il nous a aimés d'une façon unique, et jamais amour ne fut plus actif ni plus désintéressé; et voilà pourquoi il a le droit maintenant, de nous dire: „Suivez-moi“, de nous commander; et notre place, c'est d'obéir, et de suivre...

La seule façon pour nous de passer intelligemment et avec fruit ce Noël 1942, c'est de le passer chrétiennement; c'est-à-dire de nous imprégner de l'enseignement et de l'exemple du Christ, pour y conformer ensuite notre vie. Noël loin de la famille, Noël loin de la patrie, Noël sans sons de cloches et sans rires d'enfants, Noël inévitablement douloureux... Mais Noël qui, malgré tout, servira à quelque chose, si notre âme et notre cœur y cherchent et y trouvent une occasion nouvelle de se viriliser, de se purifier, de s'approfondir et de s'enrichir dans la méditation, solitaire peut-être, mais sincère, active et vraie, de cette physionomie supra-terrestre et pourtant si humaine du Christ.

Mes chers amis, ne passez pas cette fête-là sans prier. Les corps peuvent être séparés; les âmes sont unies dès lors qu'elles vibrent de la même foi, de la même espérance, et communient dans une identique supplication. Pensez aux prières qui, en France monteront en ce jour des lèvres et du cœur de vos parents, de vos femmes, de vos enfants. Unissez-vous très simplement, mais avec ferveur et confiance, à ces prières. Là où nous mettons Dieu, nous plaçons du même coup l'espérance. Car les hommes peuvent s'agiter, combiner, combattre beaucoup. Ils ne concluent jamais rien. Et l'Histoire du monde est un grand livre ouvert où toute âme de bonne volonté peut lire la confirmation périodique du vieux proverbe si vrai: „L'homme propose, et Dieu dispose“.

Au milieu de cette épreuve qui dure, profitons de cette fête de Noël pour réagir chrétiennement. Nous ne cesserons pas pour autant de souffrir; c'est vrai; mais au moins nous ne souffrirons plus comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

A. RIFLE.

NB. — Tous les camarades qui appartenaient, avant la guerre, aux Oeuvres Catholiques, de quelque genre que ce soit, sont priés de se faire connaître à moi, soit par l'intermédiaire des aumôniers qui les visitent, soit en écrivant directement, sur papier libre, à „Monsieur l'Aumônier Catholique du Stalag VA, Abteilung Betreuung, Ludwigsburg. Qu'ils indiquent: nom, prénom, matricule, adresse civile, et l'Oeuvre à laquelle ils appartenaient. Merci.

La Grande Illusion



C'est le titre d'un film qui est à la fois un chef-d'oeuvre authentique et un épisode de la vie des prisonniers de guerre français 14—18.

J'ai vu ce film en 1937 et une scène m'avait semblé un de ses plus grands moments: la fête costumée, organisée par les prisonniers. Tout le monde s'affaire au repassage, à la couture des travestis, au milieu des répliques et des rires de l'assemblée.

Tout à coup les répliques tombent, les rires cessent, le travail est arrêté, tous se figent, et les regards se concentrent vers la porte d'entrée, lentement dévoilée par un „travelling“ savant. Passant cette porte, un soldat déguisé en femme s'avance gauchement, maladroitement; il arrive au milieu de la pièce et dit dans un silence presque angoissant:

— „C'est le rôle, hein! C'est le rôle . . .“

Cette réaction des prisonniers refoulés, silence quasi religieux devant l'apparition de l'homme en femme, est fautive en soi.

Les hommes „devaient“ réagir par des plaisanteries outrées, des rires éclatants, une attitude pleine de nervosité et des gesticulations.

Jean Renoir, cinéaste et psychanalyste, a ainsi filmé non pas la réaction apparente mais le drame intérieur des individus.

— Fritz Lang avait déjà, dans „Liliom“, montré d'abord la réaction externe réelle d'un conflit sentimental (première scène de la dispute Boyer-Ozeray à propos de la tasse de café) et, par une méthode de psycho-introspection, la réaction vraie du coeur et de la pensée (2ème scène de cette même dispute expliquée devant le tribunal céleste). —

Ainsi, absolument erronée du point de vue psychophysiologique, l'admirable scène de la „Grande Illusion“ doit sa beauté à cette erreur même ou plus précisément à cette transposition du sentiment intime dans sa réaction propre et fidèle.

Je crois personnellement que l'obstacle dont résulte la réaction apparente, décalage entre, la pensée

et le geste, est ici dû à notre éducation, aux principes moraux dont nous sommes encore étouffés et qui prennent forme de pudeur déplacée, de fausse honte devant un spectacle dont on amoindrit la vraie noblesse jusqu'à l'avilir complètement.

Ce drame est très proche de nous prisonniers, et si j'ai rappelé la leçon de Jean Renoir, c'est parce que, comme nos pères, nous souffrons de ce complexe d'extériorisation devant ceux qui, pour nous, acceptent de jouer, sur les planches des stalags, un rôle, un très grand rôle.

D'autre part, c'est un dur travail qui ne souffre pas la médiocrité; car il faut admettre que si une femme peut difficilement se déguiser en homme sans devenir une sorte de garçonne d'allure assez spéciale, il est encore plus laborieux pour un homme de revêtir un cotillon sans tomber dans cet excès de féminité maniérée qui fait la réputation de certains professionnels du système qui ont tant d'avenir derrière eux.

C'est pourquoi je veux ici tirer mon chapeau à un acteur dont le talent lui rend presque aisée cette tâche délicate: incarner une femme, une amoureuse, avec toute la simplicité, la sobriété, l'émouvante grandeur d'une vraie femme, d'une amoureuse vraie.

Monsieur Roger Guy, sur la scène du Stalag V. A., réussit ce tour de force.

Adaptant à son personnage féminin absolument juste, une voix dont la phonogénie est en même temps douce et rauque, il achève, par l'étonnante composition de son visage et la mobilité toute féminine de ses mains, de nous rappeler les chères absentes.

Remercions Roger Guy dont le tempérament d'acteur a créé pour nous, malgré la distance, la poignante et combien grande illusion de ces présences mystérieuses et toute proches, grâce auxquelles nous semble, pendant une soirée, moins dure la captivité.

Jacques FRANJU, n° 18033
Kommando 3.021.

Dans



Après le brillant succès obtenu avec „Marius“, la troupe de Gaïsburg donne „l'Auberge de la Belle Biche“, comédie dramatique tirée du roman „Dans l'ombre du Donjon“ de M. Valette. Costumes, décors, tout nous fut un régal.

Grand événement au camp: l'orchestre, qui voulut se surpasser pour son premier Anniversaire, nous charma, tant par ses airs de jazz que par des sélections d'opéras ou d'opérettes. A signaler le succès du sketch musical „A l'orchestre Papillon“.

Vint ensuite un choix de pièces en un acte: „Octave“ d'Yves Mirande, „Les Grands Garçons“ de P. Géraldy, et „Choc en retour“ de G. Menuau.

Je tiens à féliciter les interprètes des „Grands Garçons“ qui, par leur compréhension du texte et par leurs attitudes, ont su nous détailler avec une adresse et une délicatesse remarquables l'analyse des sentiments de chaque personnage.

Trois semaines plus tard, la troupe nous donne „Topaze“ de M. Pagnol, avec un succès égal à celui qu'obtint „Marius“.

L'ensemble de la pièce fut interprété dans l'esprit recherché par l'auteur. Pour des amateurs, c'est un véritable tour de force. Tous les acteurs sont à féliciter. Chacun mérite des compliments pour son interprétation personnelle et tous en méritent doublement pour avoir donné un tel caractère d'homogénéité à cette représentation. Complimentons aussi nos décorateurs qui contribuent beaucoup au succès de tous nos spectacles, généralement montés pour seulement trois ou quatre séances. Je crois être l'interprète des camarades du Kommando en félicitant la troupe et l'orchestre par leur dévouement, leurs efforts, leurs succès.

Un Spectateur.

Les Kommandos



Dès les premiers mois de notre captivité on commença par chanter, le dimanche, des airs populaires, des morceaux classiques, afin de chasser le cafard. Bientôt s'improvisèrent de petites fantaisies musicales. Enfin, en Septembre, nous avons pu donner une première représentation. Au programme: des chanteurs qui furent applaudis avec chaleur et deux fantaisistes qui soulevèrent l'hilarité générale. Puis un court drame de la mer „Gardien de Phare“, magistralement interprété. Pour finir, un sketch de M. Régnier „Le Bandit Corse“ dans lequel les deux interprètes principaux furent très remarqués.

Bref, un succès qui récompense les deux mois d'efforts fournis par une troupe qui ne compte aucun professionnel. Nos décorateurs et metteurs en scène surent tirer parti de moyens très limités. L'orchestre se dépensa avec un entrain endiablé. Tous contribuèrent à une réussite d'autant plus méritoire que l'organisation fut par la force des choses, un peu sommaire. Longues journées de travail, absence de loisirs, difficultés pour le montage de la scène et pour la fréquence des répétitions, rien ne put nous arrêter. Nous avons voulu avec tant de foi que nous avons tout surmonté. Dès maintenant, nous préparons le spectacle de Noël.

Et nous ne bornons pas nos activités au théâtre. Les sport actif au kommando, se développe chaque jour grâce à notre organisateur André Maigret. Football, rugby, volley-ball, ont leurs nombreux adeptes. Notre plus grand désir serait de rencontrer des équipes voisines. A qui le gant?
Marcel PETIT.



De ce kommando, notre camarade Maurice PIERRE nous adresse aimablement, avec un temps d'avance, l'article suivant:

CINQUANTENAIRE PREMATURE.

En 1944, „Poil de Carotte“ aura cinquante ans. Ecrit par un auteur jeune (Jules Renard avait 30 ans), en période naturaliste, ce livre n'a pas vieilli et ne date pas, étant l'expression d'un talent original et non le fruit d'une mode. Style clair et concis, exactitude minutieuse des détails, images imprévues, ironie sournoise et vengeresse, voilà Jules Renard. Manquant d'imagination, Jules Renard peint des âmes vulgaires mais typiques (Poil de Carotte, „tête à gifles“; Madame Lepic, „bête à vices“; Monsieur Lepic, énigmatique), tout aussi complexes cependant qu'Alceste ou Hamlet. Madame Lepic et Poil de Carotte sont entrés dans la littérature comme Homais ou Boubouroche; ils n'en sortiront plus; le livre et l'auteur sont désormais „classiques“. Le cinéma a donné une bonne illustration de cette oeuvre (film de Duvivier); mais il faut vraiment la connaître, la lire et la relire, pour savourer toute la beauté et l'humanité qui s'en dégagent.

Jules Renard, né en 1864 et mort en 1910, a écrit encore des pièces de théâtre („Monsieur Vernet“, „Le plaisir de rompre“, „Le pain de ménage“, „Poil de Carotte“), des „Histoires naturelles“ et un „Journal“ qu'on peut ouvrir à n'importe quelle page, lire à n'importe quel moment, toujours sûr d'y trouver quelque notation originale, capable de distraire l'esprit de ses préoccupations présentes (donc le livre parfait pour prisonniers).

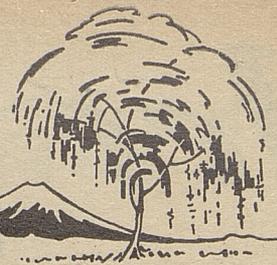


Ici l'on chante. Tous les airs populaires y passent au cours d'un spectacle en 4 actes. Les scènes tournent autour d'un gros lot de la Loterie Nationale. Chacune amène une chanson: „C'est pour mon papa“, „C'est l'amour“, „Y'a d'la joie“, „Je n'donn'rais pas ma place“, „J'aime la mer“, „Si vous connaissiez mon pays“, „Le petit train départemental“, etc ,etc... En tout, 24 chansons: une par tête. Bref, un vrai pot-pourri des morceaux à succès. Pour le moins peut-on dire qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer dans notre groupe.





LE JUDO



SPORT DE SOUPLÉSSE

(Suite de l'article paru au numéro XXIII)

Passons maintenant aux immobilisations. Au cours d'un combat, on accorde un point lorsque l'adversaire est immobilisé durant trente secondes au moins. Pratiquement, si, malgré ses efforts, un des combattants n'a pas réussi à se dégager en une demi-minute, il n'a réellement aucune chance d'y parvenir, même en un temps beaucoup plus long. L'art d'immobiliser consiste tout simplement à prendre sitôt après le lancement une position telle que l'adversaire ne puisse se libérer, se dégager de votre étreinte. Pour cela encore le poids n'intervient que de



4 la planchette japonaise.

façon secondaire. Ne vous couchez pas sur l'adversaire, mais, plus simplement, pesez sur la poitrine et sur l'un de ses membres en veillant à ce que la verticale passant par votre propre centre de gravité demeure toujours en dehors du corps que vous immobilisez. Evitez la contraction afin de pouvoir suivre tous les mouvements de votre antagoniste. Vous maintiendrez ainsi votre position relativement à la sienne, tout comme si vous ne faisiez qu'un seul et même corps. Disons qu'il y a cinq sortes d'immobilisations et que toujours le combattant immobilisé dépensera plus de force pour se dégager qu'il vous en faudra pour le maintenir.

Viennent ensuite les étranglements. Ils constituent, à coup sûr, le moyen par excellence de faire perdre connaissance à l'adversaire. On compte sept étranglements, étudiés pour que l'adversaire abandonne presque instantanément dans la plupart des cas. Aussi faut-il, en combat, porter ces prises avec beaucoup de modération. Un mouvement trop brutal peut agir en effet très sévèrement sur le larynx, la trachée, les veines jugulaires, les vertèbres cervicales et même entraîner la mort. Là aussi, nous

exigerons, des débutants surtout, qu'ils modèrent leurs ardeurs.

Puis nous avons les différentes clés et torsions qui se portent aux bras, aux jambes, aux pieds et qui, contrariant le jeu normal des articulations, sont si douloureuses qu'elles contraignent à l'abandon rapide. Certaines clés, portées au sol notamment, doivent être appuyées doucement et progressivement, un mouvement sec risquant de casser soit le poignet, soit l'épaule ou le coude, placés en porte-à-faux. Le nombre de ces clés et torsions est assez grand pour permettre de parer à toutes les éventualités.

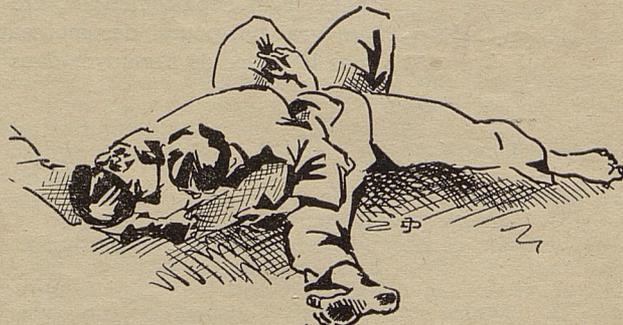
Vient enfin l'étude des coups portés. Extrêmement dangereux pour l'adversaire, on ne les enseigne pratiquement qu'aux détenteurs de la ceinture noire. Ces coups, portés aux points vitaux de l'organisme, sont d'une efficacité absolue. Beaucoup d'entre eux suffisent à provoquer la mort et leur utilisation est absolument interdite au combat.

Vous voyez que, comme je l'écrivais au début de cet article, le Judo exige vraiment des qualités morales, et vous comprenez maintenant qu'on ne peut mettre une arme aussi redoutable qu'entre les mains des seuls honnêtes gens.

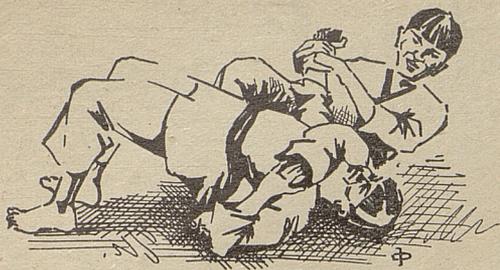
Disons enfin, pour terminer l'énumération, que sont enseignées au Judoka diverses méthodes ayant pour but de ranimer les combattants trop sévèrement touchés.

Voici maintenant les règles du combat de Judo où la rapidité prévaut toujours:

- 1°) Tout combat commence et se termine par le profond salut des Judokas.
- 2°) Un combat ne comprend en tout et pour tout qu'une seule et unique reprise limitée à trois minutes.
- 3°) La victoire s'obtient par l'attribution de deux points consécutifs.
- 4°) Si un seul point est attribué, le combat est gagné à la limite du temps prévu (trois minutes) par le bénéficiaire de cet unique point.
- 5°) Un point est attribué à l'un des combattants:
 - a) lorsqu'il jette son adversaire (lancement ou jeté) de telle manière que celui-ci tombe sur le dos après avoir été nettement décollé du tapis.
 - b) quand il parvient à l'immobiliser au sol pour une durée de trente secondes. Le corps et l'un des



5. Une immobilisation.



6. Une clé efficace.

membres doivent être maintenus au sol, et les trente secondes partent de l'instant précis où l'arbitre prononce le mot „Immobilisation“.

c) lorsque l'adversaire abandonne. L'abandon s'annonce en tapotant légèrement le corps de l'adversaire qui porte la prise (et qui doit immédiatement lâcher le vaincu) ou en frappant légèrement le sol soit du pied, soit de la main.

60) Il est interdit, en combat, de toucher au visage de l'adversaire, de tordre les doigts et d'utiliser les coups portés. Ces coups portés, risquant de provoquer l'invali-

dité, plus ou moins longue, de l'adversaire, ne sont enseignés que pour la défense réelle.

70) Quand deux adversaires se portent réciproquement et simultanément la même prise, l'arbitre les sépare, et ils recommencent à combattre à sa première injonction.

Voilà l'essentiel des règles. Evidemment, cet article n'est pas un cours de Judo. Seuls, la fréquentation assidue d'un cours et le contact permanent avec des combattants initiés permettent d'apprendre cet art de combattre, qui ne peut bien entendu être enseigné par correspondance.

J'espère toutefois que ces lignes auront donné à quelques camarades la curiosité, le goût de se renseigner un jour dans l'un des clubs où l'on pratique ce beau sport. Ils y trouveront, à coup sûr, la santé, l'équilibre physique et moral, et ils y rencontreront un esprit de franche camaraderie. Et puis — ce qui n'est pas négligeable — ils posséderont rapidement un sérieux moyen de défense, bien propre à compenser toute infériorité physique.

Allons, mes amis, si vous le pouvez, au retour, faites du Judo, et vous en retirerez une telle satisfaction que vous voudrez vous-mêmes faire de nouveaux adeptes de ce sport aux milles ressources.

Denis ESPOUY.



LA RELEVÉ AU V.A.

On en parlait déjà depuis bien longtemps de cette fameuse „relève“! Dès que les journaux l'eurent annoncée, ce fut sujet à conversations animées. Tout le monde s'est immédiatement découvert une vocation spéciale pour le retour à la terre. Chacun possédait, dans quelque coin de France, un petit lopin de terre, susceptible de le faire inscrire sur une liste de cultivateurs. A moins que subitement on se trouvât être le soutien de toute une collection de frères plus ou moins mineurs, de parents impotents ou d'une belle-mère dans l'impossibilité matérielle de subvenir à ses besoins (on n'avait jamais été aussi prévenant). Mais la relève se faisait attendre, les semaines passaient; on commençait à désespérer: „Peuh! c'est de la foutaise, on nous a encore eu!“ On disait ça mais, au fond de chaque esprit, il y avait toujours une lueur d'espoir qu'on alimentait avec soin. Et on attendait. De sorte que, le jour où on annonça le rappel de certains camarades de kommando en vue de leur libération, la surprise ne fut pas très grande.

Le camp fut aussitôt bouleversé. Il fallait loger les 400 et quelques camarades venant des kommandos, et les distraire durant les semaines qui allaient précéder leur départ. Tous les organismes du camp furent alertés: troupe théâtrale, orchestres, cinéma, Centre d'informations nationales, centre d'accueil donnèrent à fond. C'est ainsi que se succédèrent: représentations artistiques, concerts, séances de cinéma, conférences, kermesse, etc. . . . Nos heureux camarades, malgré les journées d'attente, n'eurent guère le temps de s'ennuyer. Et puis que voulez-vous, quand on compte du „10 ou 20 au jus“, on doit se faire une raison!!

Mais brusquement, 24 heures avant le départ fixé, il

y eut gros émoi, les événements d'Afrique du Nord firent remettre le départ à une date ultérieure. Ce fut une semaine d'angoisse, chacun se demandant si, en définitive, la relève ne serait pas purement et simplement supprimée. Enfin la bonne nouvelle arriva et la date de départ fut arrêtée.

D'abord les camarades de la zone libre (un peu moins d'une centaine) partirent, le 17 Novembre dans la matinée. Puis, le lundi 23 Novembre à 2 H. du matin, ce fut le tour des camarades de la zone occupée. Le Dimanche se passa en adieux émus et le soir, bien peu, et pour cause, purent trouver le sommeil . . .

Maintenant, ils sont partis. Nous tenons à remercier ici nos camarades relevés pour leurs gestes de générosité: aux différentes manifestations; des quêtes ont été faites et une Kermesse avec vente aux enchères fut organisée par le Centre d'Accueil, que dirige notre camarade M. Denat. Plus de 1.700 RM. ont ainsi été recueillis et versés à la caisse de l'Oeuvre d'Assistance aux Familles des Prisonniers de Guerre. Merci donc pour ces manifestations de solidarité envers les familles de ceux qui restent.

Un conseil: beaucoup d'entre vous ont, parmi les relevés, un ou plusieurs de leurs camarades; qu'ils se maintiennent en contact direct avec eux; que de temps à autre ils leur envoient une carte ou une lettre; ils répondront et la liaison sera ainsi gardée. Camarades durant les longs mois de captivité, nous nous devons de nous soutenir mutuellement afin que le jour où tous nous aurons recouvré notre liberté, nous puissions immédiatement serrer les rangs pour que notre France soit forte et unie.

Lucien SAHUC.



NOTRE EXPOSITION



Ainsi que vous en avisait notre circulaire de Novembre dernier, la deuxième Exposition Artistique, Artisanale et Publicitaire du Stalag V A va s'ouvrir le 21 Mars prochain.

D'ores et déjà, le concours de nombreux camarades nous est assuré. Cette année encore, nous recevrons beaucoup de dessins, fusains, pastels, sanguines, aquarelles, peintures à l'huile, encres de chine. Cette année encore, des quantités d'objets d'art, coffrets, cadres, marquetteries, sculptures, statuettes, bas-reliefs, bijoux, etc. . . . viendront confirmer le goût, les progrès et le talent de nos artistes et artisans. Et la Publicité aura certainement se large part dans le succès que nous escomptons.

Beaucoup d'entre vous se sont déjà mis à l'oeuvre. Mais n'oubliez pas, mes chers camarades, que nous souhaitons une organisation qui corresponde largement à vos efforts. Alors aidez-nous en nous adressant vos oeuvres au plus tôt. Nous pourrons ainsi à notre tour vous servir en les mettant bien en valeur, en leur réservant la place qu'elles méritent, en vous offrant les meilleures conditions possibles de présentation.

Chez nous aussi, on travaille ferme. Non seulement les artistes du camp montrent une émulation du meilleur aloi, mais encore nos décorateurs préparent activement les panneaux qui doivent recevoir dessins, peintures et tableaux, ainsi que les socles qui supporteront les sculptures, objets d'art, maquettes que vous nous ferez parvenir.

Encore une fois, soignez bien vos emballages: ils doivent servir pour le retour des objets exposés.

N'omettez pas d'insérer dans vos envois la liste mentionnant vos nom, prénoms, matricule, n° de kommando, avec indication de l'endroit. Détaillez bien la nature des oeuvres que vous expédiez. Tout cela nous est indispensable et nous permettra de vous retourner vos envois dans les délais le plus brefs.

Ne manquez pas de nous dire si vous désirez vendre certaines des oeuvres que vous nous adressez. Dans ce cas, spécifiez bien si la vente doit se faire à votre profit ou au bénéfice de l'Oeuvre d'Assistance aux Familles des Prisonniers du Stalag V A.

La réception des oeuvres sera close le 12 Mars prochain, dernier délai. Retardataires, hâtez-vous! De très nombreux et jolis prix récompenseront l'effort que nous demandons à tous pour le bon renom de l'art et des artistes de notre beau pays.

CAMP-CANS.



D'ART

